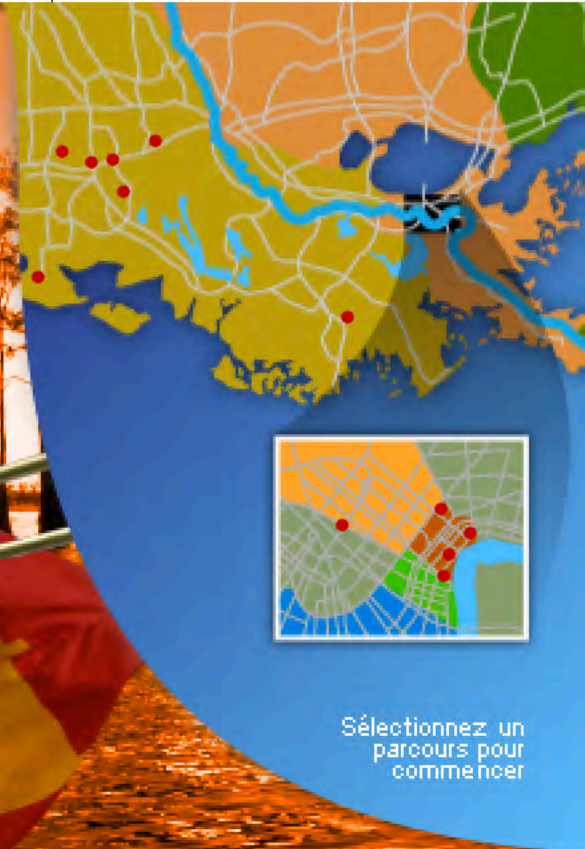




> 24 Heures
une journée à
La Nouvelle-Orléans

> Les Gens
portraits de Louisianais



Sélectionnez un
parcours pour
commencer

**> MEMOIRES DE L'HISTORIC
NEW ORLEANS COLLECTION**

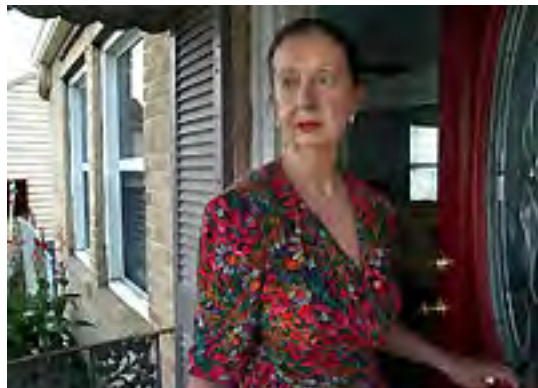
**> LA MUSIQUE CADIENNE
AUJOURD'HUI**





Portraits

Michelle Dumas



“Lâche pas la patate“

Un malheur n'arrive jamais seul.
L'histoire de Michelle Dumas serait bouleversante si cette femme de soixante-quatorze ans ne nous offrait pas le visage même du courage.

Elle est cannoise d'origine, elle vit à La Nouvelle-Orléans depuis trente ans. Lorsque la menace de Katrina s'est précisée, elle a dit à son Louisianais de mari : « Pourquoi partir cette fois-ci ? Katrina, c'est un ouragan comme un autre. Qui va s'occuper de mes chats ? ». Mais David préféra la prudence. Ils s'en allèrent à Houston chez la sœur de Michelle. « Nous avons suivi les événements depuis Houston à la télévision, mais les images ne relataient en rien l'horreur du désastre. À notre retour, nous fûmes saisis par une odeur âcre qui nous prenait à la gorge. Un mélange de bois pourri et de corps décomposés. C'est notre voisin réfugié sur son toit pendant trois jours qui nous a raconté le raz de marée. Il a vu monter l'eau en quelques minutes. Lorsque je suis rentrée chez moi, j'ai découvert l'inscription : « five dead cats » sur la porte d'entrée. Tous les meubles étaient sens dessus dessous, moisissus, irrécupérables. Vous imaginez le choc... Si cela n'avait tenu qu'à moi, je ne serais jamais revenue dans le quartier. Mais pour David, il était vital de reconstruire notre vie là où il est né. »

Un malheur n'arrive jamais seul en effet, David a découvert pendant les événements mêmes de Katrina qu'il souffrait d'un cancer de l'œsophage et que le pronostic était plus que réservé. Néanmoins, dans cette rue de Painters street, dans le quartier dévasté de Gentilly, Michelle et David se sont réinstallés. Les signes de reconstruction ne sont pas très visibles. Les personnes qui ne sont pas revenues aujourd'hui, ne rentreront certainement jamais. Que va faire le gouvernement ? Raser le reste des maisons ? Reloger les plus démunis dans des baraques, ce qui amènera forcément des problèmes d'insécurité d'après Michelle ? Construire un quartier huppé qui sera le prolongement de Lakeview, un secteur favorisé ? Personne ne sait.

« Nous ne pouvons envisager, à notre âge, d'aller nous installer ailleurs », me dit Michelle. « Le gouvernement promet de verser une aide financière. Sur 80.000 personnes sinistrées 2.000 seulement ont reçu de l'argent... des milliards de dollars dorment, on ne sait où. Il propose trois options aux sinistrés : leur faire un prêt qu'ils n'auront pas à rembourser s'ils restent dans la maison pendant cinq ans, déménager dans une autre ville de la Louisiane ou aller vivre ailleurs. Michelle a choisi de rester dans cette maison, mais elle prend le risque de se retrouver complètement isolée. « Lorsque je serai veuve, je serai trop retirée de la civilisation, seule - in the middle of nowhere – », dit-elle.

C'est pourtant à La Nouvelle-Orléans que Michelle, tous les jours, guide les touristes dans les rues branchées du carré français. J'ai du mal à la suivre. Elle me stupéfie par son énergie. Elle se contente de m'expliquer : « Après une catastrophe, les êtres humains sont extrêmement courageux. J'y crois, ça va repartir. »
Nous aimerions y croire aussi.

FC

(*) « Lâche pas la patate ! » : expression des francophones de Louisiane qui signifie « garde la pêche ! »

Susan Spicer



“Melting-popote“

« J'aime faire voyager les gens ». La cuisine de Susan Spicer est effectivement une invitation au voyage à travers le monde. Cette quinquagénaire à la silhouette de jeune femme règne sur la cuisine du restaurant « Bayona » (pas moins de 3 étoiles !) dans le Quartier français de La Nouvelle-Orléans.

Née en Floride d'une mère danoise qui a été élevée en Amérique du Sud, ce chef a pu habituer son palais, dès le plus jeune âge, aux saveurs internationales. « C'est le meilleur apprentissage », dit-elle, « j'ai goûté à tout ».

Elle perfectionne sa formation de cuisinière au Méridien de Paris en 1982 auprès du chef Roland Durand ainsi qu'avec d'autres chefs français venus dispenser des cours en Louisiane.

Son regard brille lorsqu'elle parle de sa ville : « La Nouvelle-Orléans, c'est toute ma vie, j'ai tout ici, ma cuisine, ma famille, mes amis. C'est vous dire tout ce que j'ai perdu pendant Katrina : ma maison, beaucoup de mes cuisiniers, mais heureusement le restaurant est demeuré intact puisque le Quartier français, juché sur une hauteur, a été épargné, ce qui m'a donné la force de continuer. Comme tous les chefs de La Nouvelle-Orléans, j'ai travaillé à peu près sur tous les postes pour remplacer le personnel manquant. Nous avons perdu huit mille bouteilles de vin, toute la cave était à refaire. Nous avons dû fermer pendant deux mois et demi et nous nous sommes remis au travail, remplis d'espoir et de force. Douze mois après l'ouragan, mon second est revenu intégrer la brigade, je retrouve petit à petit un rythme normal, même si la vie de chacun ne sera plus tout à fait comme avant ».

Aujourd'hui, Susan se remet donc à travailler avec les produits locaux de La Nouvelle-Orléans plus facilement disponibles comme les écrevisses, les huîtres, les crabes. Elle reste influencée par la cuisine thaïlandaise dont les saveurs florales lui plaisent tant, la cuisine européenne, bien sûr, mais aussi chinoise, indonésienne, etc. Le temps d'un repas, nous visitons l'Italie avec de délicieux « involtini » d'espadon, accompagnés d'une polenta croustillante, la Floride avec son canard fumé au beurre de cacahuètes, la Louisiane avec ses huîtres farcies, l'Angleterre avec les écrevisses ornées des fameux petits pois, sans oublier la France avec les cailles farcies et leur beurre de foie gras ou son populaire ris de veau, spécialité de la maison.

La tradition gastronomique n'a jamais été aussi vivante à La Nouvelle-Orléans

« Le french Quarter est ouvert, vous êtes les bienvenus ». Tous les guides sont d'accord sur ce point, la cuisine louisianaise reste la meilleure des États-Unis.

FC

www.bayona.com

Barry Ancelet



L'irréductible Cajun

Barry Ancelet est professeur à l'Université de Lafayette, spécialiste du langage et du folklore cajuns. Il est aussi poète.

La langue anglaise est-elle en train de s'immiscer dans le français parlé en Louisiane ?

L'anglais américain est en train de prendre beaucoup de place dans le monde entier. Chacun connaît Mac Donald et boit du coke. Effectivement, ici en Louisiane, on vit dans le ventre de la bête. La force de l'anglais est qu'il parvient à intégrer des influences de toutes parts. Cette langue gobe tout ce qui est à sa portée alors que le moindre écart en français (présence d'un mot anglais dans une phrase) provoque un scandale aux yeux de l'Académie française. Or, il est tout à fait naturel d'emprunter des mots. Autrefois, ce que l'on appelait le français était le latin qui a ensuite évolué. Une langue vivante est celle que les gens utilisent, écrivent et expriment en littérature et dans la vie de tous les jours. Le contrôle d'une langue par une académie est juste une partie de l'équation. L'autre partie étant l'innovation.

On nous dit que le français cadien est une langue qui est en train de se perdre. Je trouve que c'est plutôt un signe de créativité, de vitalité, une réelle capacité à innover.

Pourquoi le fixer alors dans un dictionnaire ?

Il existe un français cadien bien parlé que l'on peut reconnaître. C'est un vocabulaire très riche qui renvoie au français de la Renaissance. En travaillant sur ce dictionnaire, on découvre certains mots trop souvent considérés comme corrompus (au lieu de dire « celui-là », on dit « cila » / au lieu de « petit », « ti »). Ce sont souvent des termes historiques utilisés en France que l'on a préservés comme des bijoux linguistiques. Il faudrait célébrer ce fait.

Voir la vidéo : quelques exemples linguistiques

Quitte à apprendre le français en Louisiane, pourquoi ne pas plutôt aller vers un français standard, plus moderne ?

Mais le français cadien est tout à fait moderne.

L'anglais a plusieurs versions (Angleterre, Australie, Inde, USA, etc.) et l'anglophone n'a pas de complexes. Pourquoi est-ce que le français académique de France devrait être l'idéal ? Comme on peut l'entendre, « le français est une œuvre d'art, l'anglais est un outil de communication ».

Depuis quarante ans, on nous impose un français standard. Cette pratique a perdu la confiance de la population francophone locale. Quant aux étudiants, ils se contentent malheureusement d'apprendre la langue que les universités leur proposent. Si on cherche à enseigner le français en Louisiane aujourd'hui, c'est pour préserver une continuité avec notre passé. Pourquoi ne pas préserver notre français en utilisant notre base et ouvrir des portes ?

Les enfants ont un bon rapport avec la langue, ils jouent constamment avec elle. Ils ont une notion de la langue beaucoup plus flexible et naturelle que dans une salle de classe. Je ne veux pas dire qu'il faut éliminer le français standard, loin de là, mais on devrait partir de la version de la langue qui exprime depuis très longtemps notre réalité.

Le CODOFIL aurait donc imposé un français standardisé ?

Je fais cette critique depuis les années 1970.

Voir la vidéo : les deux renaissances cadiennes

Le français est-il en sursis en Louisiane ?

En 1860, pendant la guerre de Sécession, on s'est aperçu qu'il y avait beaucoup de Cajuns qui s'étaient cachés. L'armée essayait de les sortir de leur monde pour les faire participer à cette guerre qui ne leur correspondait pas du tout. Quand les jeunes États-Unis ont acheté la Louisiane en 1803, on disait que le français n'existerait plus après deux générations. Mais les francophones étaient toujours là, même pendant la Première Guerre mondiale, certains soldats ne parlaient même pas anglais.

En 1916, les États-Unis ont imposé l'anglais comme unique langue d'enseignement, les enfants étaient punis dès qu'ils prononçaient un seul mot français. En 1921, la nouvelle constitution bannit officiellement le français. Arrive la Deuxième Guerre mondiale et il y a encore des francophones. Comment écraser ces gens-là ? Les Américains essaient de persuader les Cajuns qu'ils ne parlent qu'un dialecte incompréhensible. Or, certains soldats envoyés en France se rendent compte que leur français est tout à fait correct. Lorsqu'ils reviennent, ils imposent leur langue. Dans les années 1950, il y a eu une prise de conscience pour la langue et la culture. En 1955 a eu lieu la première fête du bicentenaire de l'exil des Acadiens (1755). Pourquoi célébrer un événement catastrophique pour la société ? Mais il s'agit, au contraire, de célébrer une survie. Les Cadiens veulent nous dire qu'ils étaient encore là pour célébrer leur exil. On leur a donné des coups mais ils ont toujours résisté.

Après les années 1950, le discours se politise, on assiste à la création du CODOFIL. En 1970, ce mouvement pour la culture française se popularise avec le festival de musique, avec le théâtre, la littérature, la poésie.

Je suis ici pour vous dire que j'ai cinq enfants, qu'ils parlent tous français. Et dans deux générations, nous serons encore là.

En même temps, ne nous faisons pas d'illusion, le français est en train de disparaître. Apprendre le français à l'école ne suffit pas, il faut parler la langue pour communiquer de vraies valeurs.

Y a-t-il un choc culturel entre le français cajun et le français créolisé ?

Le français créole est plus éloigné du français linguistiquement parlant. Comment intégrer ça ? Les communautés créolophones devraient intégrer leur spécificité linguistique dans l'enseignement.

Quelle est la spécificité de la littérature et de la poésie cadienne ?

La nouvelle littérature qui date du début des années 1970 reflète les préoccupations qu'avaient les chanteurs alors. On retrouve les mêmes genres de thèmes que ceux présents dans la tradition orale (sens de l'humour, préservation de la société, amour perdu, etc.). Il y a une certaine continuité avec le passé. Le fait d'écrire est remarquablement différent. L'écriture est une réflexion.

Les premiers écrivains ont été influencés par la littérature québécoise et acadienne (celle d'Amérique du Nord NDLR). Michelle Lalonde a influencé de jeunes poètes avec son « Speak white ». Zacharie Richard a aussi été influencé par les auteurs québécois.

Le défi maintenant est de découvrir sa propre vision littéraire.

Quelle identité pour la littérature cajun aujourd'hui ?

Dans la jeune littérature préoccupée par son identité, on trouve souvent un poème intitulé « Je suis Cajun » ou « je suis Acadien ». On appelle ça la littérature engagée. La vraie forme de littérature existera lorsqu'on aura dépassé ce problème identitaire.

Voir la vidéo : la confusion entre un territoire et une femme bien-aimée

Voir la vidéo : un poème et une chanson de Zacharie Richard

La 1^{re} littérature dans les années 1970 passait par les pièces et les poèmes parce que les gens à qui l'on s'adressait ne lisaient pas (on leur avait interdit d'apprendre et de parler le français). Ils parlaient

quand même français, mais pour leur communiquer des idées littéraires, il fallait passer par l'oral. On retrouve ce phénomène au Moyen Âge en France où l'on communiquait par le théâtre, la chanson et le poème.

La poésie était trop libre, elle imitait l'oralité, le « racontage » et j'apprécie cela. Faire du Mallarmé ou du Verlaine ne m'intéresse pas.

Voir la vidéo : un poème de Jean Arceneaux (B Ancelet)

À mon avis, la meilleure poésie de la Louisiane se trouve dans la chanson. J'ai donc écrit des chansons. Les gens sont plus touchés par les chansons de Zacharie Richard. C'est le pouvoir du CD sur le livre.

Voir la vidéo : la chanson de Barry

Propos recueillis par FC et CV

Davell Crawford



“Prince of New Orleans“

La soirée du 31 mars 2007 au « Snug Harbor » restera pour moi un moment inoubliable. Ce soir-là, Davell Crawford, pianiste et chanteur de jazz de 31 ans se produisait dans ce club sur la Frenchmen street de La Nouvelle-Orléans. Son jeu était fluide, énergique, animal, débordant de feeling, il vous saisissait de la tête aux pieds. C'est un génie. Il jouait avec son corps tout entier. Les silences n'avaient jamais été aussi pleins. Nous vivions un moment singulier.

La Nouvelle-Orléans qui a vu naître les plus grands pianistes du jazz accueille aujourd'hui un des plus talentueux musiciens du moment.

Davell Crawford joue depuis l'âge de sept ans. Il a déjà enregistré plusieurs albums en abordant avec brio différents styles de musique : le jazz de La Nouvelle-Orléans, le blues, le gospel, le jazz contemporain, le funk, la soul, le R&B. Tout lui plaît, il déborde d'énergie et de générosité. Générosité qu'il met au service de jeunes musiciens qu'il produit, d'enfants à qui il enseigne la musique, de musiciens qui ont tout perdu durant l'ouragan Katrina alors qu'il a lui-même perdu son studio d'enregistrement et sa maison. « La musique, c'est la vie », dit-il avec un large sourire. « Elle vient de mon âme (soul). Quand tu nais à La Nouvelle-Orléans, tu sais ce que signifie avoir une âme. »

Issu d'une famille de musiciens vivant à Lafayette, Davell a grandi avec la musique « zarico ». De nombreux musiciens l'ont influencé et Bill Evans arrive en tête de liste. Par la suite, ses nombreuses tournées l'envoient en Europe, en Russie, partout dans les États-Unis mais « on revient toujours à La Nouvelle-Orléans, dit-il, c'est ma maison. C'est là que ça se passe aussi bien pour apprendre la musique que pour jouer devant un public connaisseur qui est toujours au rendez-vous. Il y a un climat particulier ici. » Climat qui se retrouve dans la salle du « Snug Harbor » ce soir, l'intensité, la sensualité, sont palpables. « Ce soir, j'ai joué avec des musiciens qui sont venus pour l'occasion, dit-il, ce n'est pas mon groupe habituel. J'ai joué ce qu'ils sentaient avec plus de rythmes que de texte. Parfois, je m'attache plus aux mots qui sont aussi importants que la musique. Si l'on décortique la chanson « What a wonderful world » par exemple, on pourrait pleurer à chaque phrase. La chanson « Louisiana » (empruntée à Randy Newman NDLR), touche tout le monde, les mots ont un vrai pouvoir ».

Une grande sensibilité mêlée à un talent exceptionnel.

FC

www.davellcrawford.com
www.snugjazz.com

Ben Jaffé



Tradition quand tu nous tiens

Sans la voir, nous aurions pu passer devant la devanture en bois noir et sans âge du célèbre « Preservation Hall », le lieu de rendez-vous unique de la musique de jazz traditionnel. Il se situe au centre du quartier français de La Nouvelle-Orléans où la musique est omniprésente (cajun, zydeco, jazz, funk, blues ...).

Ce club a été fondé en 1961 par Allan et Sandra Jaffé dans une bâtisse restée en l'état depuis le début du XIXe siècle. Par souci d'authenticité, aucun travail de rénovation n'a été fait, pas de climatisation, pas de fauteuils confortables, pas de vente de boissons ou tout autre équipement moderne. Un public de tous âges vient ici pour communier avec une musique pure, le véritable jazz de La Nouvelle-Orléans.

Il est 15h, petit à petit une file d'attente se forme le long du trottoir. C'est un véritable arc-en-ciel de langages. Français, Japonais, Allemands, Espagnols se pressent pour assister au concert de Lyle Henderson, the « Prince of Gospel ». Les grilles s'ouvrent et le public s'engouffre dans une petite salle aux murs de pierres anciennes qui suintent à cause de la chaleur humide. Plus tard dans la soirée, un autre « band » viendra se produire pour un public différent. La programmation est multiple, riche.

Benjamin Jaffé, le fils d'Allan et Sandra a été élevé au coeur du quartier français et de sa culture. Dans ses premiers souvenirs, il partage le quotidien des plus grands musiciens de jazz traditionnel du moment que ses parents traitaient en amis : William & Percy Humphrey, Louis Nelson, Chester Zadis et des douzaines d'autres. « La culture traditionnelle était en train de disparaître, il fallait un lieu pour la représenter. Mes parents ont investi cet endroit non pas dans un but commercial, mais pour l'amour de la musique de La Nouvelle-Orléans. Sans eux, cette musique n'aurait probablement pas survécu. C'est devenu un refuge pour les légendes vivantes qui ont transmis leur savoir-faire à la nouvelle génération. Ils ont tout fait pour que « Préservation Hall » devienne une grande famille. Aujourd'hui, j'essaie de préserver ce rapport privilégié avec les artistes. »

Benjamin se mettra très tôt à la pratique de la contrebasse et du tuba. Il connaîtra sa première expérience de scène grâce à son grand-père Harold « Duke » Dejan qui le fait jouer dans son « Olympia Brass Band ».

« La musique de La Nouvelle-Orléans a la même fonction aujourd'hui, dit-il, que lors de sa création. Vous pouvez écouter les groupes qui se produisent ici lors de funérailles ou dans les églises. Le gospel est d'ailleurs une tradition essentielle. Aucun autre lieu au monde ne propose ce rapport avec la musique.

Les musiciens modernes qui viennent le voir pour jouer du be-bop ou de la musique modale iront au « Snug Harbor », un autre club de la ville. « Vous attendriez-vous à voir un concert de Prince au Carnegie Hall ? » ironise-t-il. « Pourtant, je ne veux pas recréer ce qui s'est passé il y a cent ans, les traditions changent, évoluent. Mais les musiciens doivent de toute façon apprendre les traditions, les absorber et ensuite créer leur propre univers. »

Juste après Katrina, l'activité de Ben s'est trouvée ralentie. Avec son épouse Sarah, il s'est personnellement investi pour sauver des vies avec son petit bateau, il a créé une association pour permettre aux musiciens fortement touchés par la catastrophe de revenir jouer au club.

« Plus que jamais, nous sommes ici pour faire revivre la musique de La Nouvelle-Orléans et j'ai envie de faire intervenir d'autres formes d'art, comme le cinéma, la danse en plus de la musique. Je suis

optimiste, nous confie-t-il, les touristes commencent à revenir.
L'esprit de La Nouvelle-Orléans n'est pas mort. »

FC

www.preservationhall.com

Amanda LaFleur



Linguiste, professeur à l'université de Baton Rouge

Amanda LaFleur est membre d'un groupe de linguistes qui travaillent ensemble depuis dix ans à la rédaction d'un dictionnaire franco-cajun.

Comment est né ce projet ?

Un dictionnaire franco-créole avait été publié dès 1987 par un linguiste spécialisé. Il avait envoyé quelques étudiants à Lafayette faire une enquête pour savoir ce qui restait du créole en Louisiane. Il avait alors découvert que le créole existait toujours. A partir de 1998, nous avons voulu combler à notre tour une lacune en élaborant un dictionnaire fondé sur ce français particulier parlé en Acadiana (pays cajun).

Pour notre projet, nous avons constitué un groupe de linguistes et sommes partis à la cueillette de mots pour représenter toute la variété linguistique qui existait du français cajun en Louisiane. Nous avons tout intégré dans des bases de données, fait les vérifications nécessaires et cherché à standardiser l'orthographe. Chaque lettre de l'alphabet est passée au peigne fin et nous finalisons aujourd'hui l'ouvrage après avoir demandé certaines précisions auprès d'experts en gastronomie, botanique, biologie, etc. Nous pensons publier ce dictionnaire en janvier 2008.

Voir la vidéo : quelle est la différence entre le cajun et le créole ?

Qu'est-ce que la langue créole ?

Dès le début, le mot créole pose problème en Louisiane. Il y a la définition en terme ethnique et la définition en terme linguistique. Dans le sud-ouest de la Louisiane, les Créoles sont typiquement des Créoles de couleur, c'est-à-dire des gens d'origine africaine et européenne qui parlent français ou qui ont des ancêtres qui parlaient français. Quand ces gens-là parlent français, ils vont dire qu'ils parlent créole. Eux-mêmes se considèrent créoles même si leur parler ne se distingue pas du parler cadien de la même région.

Voir la vidéo : une définition de la langue créole. Quelques exemples de syntaxe

Comment transcrire et traduire le cajun (une langue orale évoluée) en une forme écrite et standardisée ?

Tous les linguistes sont d'accord pour suivre l'orthographe du français parce que nous ne voulons pas que l'apprentissage de cette langue limite les gens. Si nous offrons aux « apprenants » une orthographe qui peut leur servir ailleurs, tant mieux. C'est assez proche. On peut représenter la vaste majorité des mots en français cadien en orthographe française.

Voir la vidéo : le mot cajun. Comment le prononcer, comment l'écrire ?

N'y a-t-il pas un risque de fossilisation en fixant une langue dans un dictionnaire alors qu'elle continue à évoluer puisque les locuteurs sont toujours là ?

Je suis d'accord, mais si nous considérons que le français en Louisiane est en voie de disparaître, nous préférons fixer la langue plutôt que de la perdre. Nous voulons documenter cette langue « pour que les jeunes qui l'apprennent peuvent accéder au parlé des vieux » (« pour qu'ils peuvent » = subjonctif cajun)
La plupart des francophones de ma génération aujourd'hui sont des semi-locuteurs. Ils vont pouvoir communiquer avec les touristes,

mais ils ne pourront pas alimenter une conversation avec beaucoup de détails sur des thèmes particuliers. Donc il faut aller chercher les mots qui ont été perdus et les remettre dans la langue.

Combien y a-t-il de locuteurs du français en Louisiane?

Nous n'avons pas de chiffres clairs à cause de cette notion de maîtrise de la langue. Mais si nous comptons les semi-locuteurs, les passifs bilingues (ceux qui comprennent, mais qui refusent de parler et il y en a beaucoup...) et les jeunes en immersion, cela représente beaucoup de francophones à différents niveaux.

En extrapolant, j'en compte entre 190 000 et 200 000.

Voir la vidéo : quelques exemples d'expressions typiquement cadiennes

Nous avons rencontré des gens charnellement attachés à cette langue, comme si elle pouvait résumer à elle seule toute la culture cadienne. Pensez-vous qu'un nouvel intérêt lui soit porté aujourd'hui ?

J'ai l'impression que oui. Un premier renouveau s'est fait sentir en 1970 et je suis bien contente d'en voir un deuxième grâce aux programmes d'immersion qui ont consacré la culture francophone et grâce à cette génération qui n'a plus honte comme les parents d'apprendre le français qu'ils pratiquent. Est-ce qu'ils vont se perfectionner dans cette langue qui fait partie de leur patrimoine ? L'avenir nous le dira.

Propos recueillis par FC et CV

Paul Nevski



Louisianais avant tout

C'est à l'âge de 14 ans qu'il voit La Nouvelle-Orléans pour la première fois. C'est une expérience décisive. Il revient à Paris, il va jusqu'au bout de ses études de médecine. Mais il traverse à nouveau l'Atlantique pour retrouver sa ville d'adoption. Six mois plus tard, il s'y installe définitivement.

« Je suis un Louisianais dans l'âme », nous dit Paul Nevski.

Voir la vidéo : « Qu'est-ce qu'être un Louisianais ? »

Au grand désespoir de ses parents, il gagnera sa vie en vendant des pattes de crocodiles au marché aux puces. Par la suite, passionné par l'histoire de la Nouvelle-Orléans, il fonde le « Monde Créole », une association qui organise des visites guidées dans le French Quarter. Il est également responsable de la restauration de la demeure typiquement créole « Laura Plantation » installée sur les bords du Mississippi. Elle date de 1805.

Après Katrina, Paul Nevski a dû retourner à Paris, se muant en conférencier, l'ouragan ayant fait périr son entreprise. Il devra attendre encore quelques mois pour que la vie de La Nouvelle-Orléans reprenne petit à petit son cours, en sachant que la ville ne se reconstruira jamais comme avant.

Le voici de retour à La Nouvelle-Orléans. Nous en avons profité pour lui poser quelques questions.

Quelle est la spécificité des « Free people of color » ?

Quand les Américains rachètent la Louisiane aux Français en 1803, ils découvrent des gens très singuliers qu'on appelle les « free people of color ». Dans cette population, les femmes ont les mêmes droits civiques que les hommes et comme eux, elles accèdent à la propriété. Quant aux hommes, ce sont des aristocrates noirs. Ils sont francophones, éduqués, parfois propriétaires de maisons à La Nouvelle-Orléans et de plantations le long du Mississippi ou de la Kane River au nord de la Louisiane. Cela est dû à une institution appelée le « Plaçage », unique à la Nouvelle-Orléans. Quand dans une famille, une mère pouvait voir que sa fille dès l'âge de 9 ans était plutôt jolie et plutôt intelligente, elle l'amenait au couvent des Ursulines. Si les sœurs après inspection de la tête au pied jugeaient que cette jeune fille avait un potentiel, elles la prenaient sous leur protection pendant quatre ans. À quatorze ans, ces jeunes filles de couleur étaient présentées dans des bals tenus secrets et discrètement supervisés par les sœurs pour devenir les maîtresses de jeunes blancs fils de planteurs.

Ces jeunes femmes étaient ensuite placées dans des maisons par leurs amants blancs, maisons dont elles devenaient propriétaires et que l'on peut admirer encore aujourd'hui dans les rues Dauphine ou Bourgogne du Vieux Carré, mais aussi dans le quartier du Tremé et du Faubourg Marigny. Les enfants qui naissaient de ces liaisons étaient discrètement envoyés en France. Une fois passé leur diplôme de médecin, d'avocat ou d'architecte, ils revenaient s'installer à La Nouvelle-Orléans et c'est ainsi que dès les années 1700, il y a une petite communauté officielle de couleur qui est l'intermédiaire entre l'élite blanche et la société d'esclaves. Il ne faut pas prendre ces « placées » pour des courtisanes. C'étaient des femmes qui avaient reçu une éducation très stricte dès le plus jeune âge. Il fallait les voir comme l'élite intellectuelle de la Nouvelle-Orléans puisque c'étaient elles qui avaient fondé le 1er journal francophone, « L'abeille ». Elles étaient respectées, voire craintes.

Voir la vidéo : une anecdote sur l'ancien maire de La

Nouvelle-Orléans

Ces gens de couleur libres ont eu beaucoup de difficultés après la guerre de Sécession. Ils ont perdu leur identité. Avant la guerre, l'esclavage était de rigueur aussi bien pour l'élite blanche que pour l'élite noire. Après la guerre, il n'y avait plus d'esclaves et on a confondu les esclaves affranchis et les gens de couleur libres alors qu'eux étaient affranchis depuis très longtemps.

Il y a eu des règlements de compte : les esclaves affranchis avaient beaucoup de rancœur contre ces gens de couleur libres qui avaient asservi leurs frères de sang. Une sorte de chasse aux sorcières. Beaucoup de ces gens de couleur libres ont dû fuir. Certains se sont rendus à Belize en Amérique centrale, d'autres sont rentrés en France où ils pouvaient passer pour des blancs, compte tenu de leur peau claire.

Les descendants aujourd'hui de l'élite blanche en Louisiane, c'est l'Amérique moyenne, ceux qui ont perdu leur argent et leurs privilèges. Quant aux descendants d'esclaves, ce sont des gens qui jusqu'à Katrina étaient entassés dans les quartiers les plus pauvres de la ville, dans de véritables ghettos. Ironie du sort, ce sont eux qui s'en sont le mieux sortis après la Deuxième Guerre mondiale. Ils détenaient le pouvoir politique chez nous et ce, jusqu'au 29/08/2005.

Voir la vidéo : une définition de la créolité à La Nouvelle-Orléans

Où en est-on avec le français créole ?

La francophonie en Louisiane est quelque chose qui se perd. Les jeunes qui choisissent une seconde langue apprennent l'espagnol. Pour trouver un travail aujourd'hui aux USA, il faut parler anglais et espagnol. Le français est une langue du passé. Très peu de gens la parlent. En Louisiane, la langue française a été interdite en 1916. On s'est arrêté subitement de parler le français dans les familles. Dans la région de Lafayette, il y a des Cajuns, autour de La Nouvelle-Orléans, il y a aussi des Créoles mais ils sont peu nombreux à parler leur langue. Plus au sud il y a aussi une population d'Indiens coupés du reste du monde. Ceux-là ne sont pas scolarisés, ils parlent une langue de transmission orale qui se perd de plus en plus. Les programmes d'immersion ont beaucoup de mal à trouver de nouvelles recrues puisque les gens optent pour l'espagnol.

Dans cette francophonie en perte de vitesse quel est le français qui résiste le plus, le cajun ou le créole ?

Les Créoles et les Cajuns représentent deux cultures très différentes et ont mis du temps à s'accepter. Quand les Cajuns arrivent en Louisiane, les Créoles sont déjà enracinés. Les Créoles sont plus conscients de leur classe sociale que de leur race. Les Cajuns qui sont des Acadiens ont été chassés de leur terre, la Nouvelle-Écosse, par les Anglais qui leur reprochent d'être catholiques et francophones. Ils ont émigré en croyant être bien accueillis par les Créoles, francophones et catholiques, eux aussi. Mais ce ne fut pas le cas. Aux yeux des Créoles, les Cajuns sont de pauvres blancs. Ils sont donc refoulés sur les terres où personne ne voulait aller, dans les marécages près de Lafayette.

Quelques générations plus tard, les Cajuns ont commencé à faire fortune. Pas par l'agriculture puisque lorsqu'on vit sur les marécages, on ne peut pas faire pousser grand-chose, mais par le commerce des peaux de bêtes. À ce moment-là, quelques passerelles se sont créées entre Cajuns et Créoles.

Aujourd'hui encore, on pense qu'ils pourraient s'unir puisqu'il y a un combat commun qui est celui de la sauvegarde de la langue française, mais les petites guerres persistent. On a beaucoup parlé de la culture cajun dans les années 1970. Il y a eu la poésie, la chanson populaire avec Zacharie Richard. Ces gens ont fait la promotion de leur culture. Mais le combat pour la francophonie en Louisiane est difficile à mener à bien : chacun défend sa paroisse, d'un côté les Cajuns, de l'autre, les Créoles et les Indiens natifs. Ils ne défendent pas leur langue commune parce culturellement, ils viennent d'horizons divers et ils ont des histoires très différentes.

Propos recueillis par FC et CV

www.mondecreole.com
www.lauraplantation.com/

Ray Trahan



Ma cabane au bayou

C'est sur « Pecan Island », le paradis des pêcheurs situé au sud de Lafayette que Ray Trahan, aujourd'hui à la retraite, construit son « camp ». Imaginez une maison de bois surélevée au bord du bayou. À peine sommes-nous arrivés que nous voici embarqués sur son petit bateau pour une journée de pêche aux écrevisses et aux crabes au milieu des alligators, pacifiques, en principe, mais tout de même...

Au moindre rayon de soleil, des gueules apparaissent à la surface de l'eau. Inutile de les tenter en laissant trainer nos mains. Nous croisons les bras sagement.

Ray passe ses week-ends à pêcher le poisson, les écrevisses, les crabes bleus et chasse le canard au beau milieu du bayou lors de la période hivernale.

« C'est une tradition dans la famille, nous dit-il, la pêche et la chasse coulent comme le sang dans nos veines. »

En effet, les Cajuns vivent depuis toujours de la rivière. Une fois la récolte du riz terminée, on rajoute de l'eau dans les champs et les écrevisses sortent petit à petit de la terre en octobre. Elles sont ensuite pêchées jusqu'en juillet, mais il s'agit là, d'écrevisses sauvages. Ray pratique plutôt la pêche d'écrevisses d'élevage dans des cages de couleur rouge et blanche qui forment des sortes de champs. « Il suffit de remonter la culotte et de ramasser », nous lance-t-il. C'est d'ailleurs ce que nous faisons avec lui. Les pieds dans la vase en essayant d'éviter les pinces d'un crustacé qui se serait échappé, nous nous improvisons pêcheurs.

Le soir même, étalées sur la table au milieu des crabes, les écrevisses ébouillantées et recouvertes d'épices quelque peu violentes pour les Français que nous sommes, sont prêtes à être dégustées entre amis, debout, avec les doigts. Pas de « chichi ». Un véritable régal.

Une chasse particulière se pratique aussi à « Pecan Island », celle de l'alligator prisé pour sa peau et sa viande. À la saison de la ponte des alligators sauvages, les fermiers, leur permis en poche, survolent le bayou en hélicoptère pour repérer les oeufs et vont ensuite les ramasser en bateau pour les mettre en couveuse. Si les œufs étaient laissés à la mère, seulement 10% seraient sauvés. Les fermiers élèvent donc ces jeunes alligators, attendent qu'ils grandissent suffisamment (5 pieds, soit environ 1,60m) et les tuent pour en récupérer la peau et une viande vendue à bon prix aujourd'hui. Il n'est donc pas rare de trouver des plats à base de chair d'alligator. Nous aurons l'occasion d'en goûter plus tard à La Nouvelle-Orléans, chez « Dick & Jenny » qui se fournit précisément chez les fermiers. Avis aux amateurs...

FC



24 heures

08h30 Lakeview, le calme après la tempête.



Au nord de la ville, en bordure du Lac Ponchartrain, le quartier résidentiel de Lakeview semble réussir le pari de l'avenir. Ici, la reconstruction est en marche et on veut oublier Katrina au plus vite. De nouvelles barrières destinées à détourner la montée des eaux vers des canaux de dégagement sont d'ores et déjà en fonction. À une encablure des yacht-clubs et des promenades sportives, les Tassin donnent le dernier coup de patte à la réfection de leur maison cossue. Ils expriment une grande reconnaissance à cette France qui, dans l'épreuve, s'est montrée si proche des Néo-Orléanais, tout en pensant que la ville sera bientôt la nouvelle terre promise des investisseurs. On veut y croire comme eux.

09h00 Chacun sa paroisse



On vote ce jour dans la paroisse de La Nouvelle-Orléans pour élire au plan local, les représentants de la Cour de Justice du district. Chaque candidat met à contribution une escouade de petites mains pour une propagande sans message. L'important est d'occuper l'espace : j'y suis, j'y reste, sur les grands axes, à grand renfort de strapontins. Plus loin, la corporation des aumôniers tend la sébile. La charité pour et par la charité. Une fois encore, le message, c'est le médium.

09h30 Les aventures de Louis au Congo



On y faisait jadis la "bamboula". C'est ici, le dimanche, code noir oblige, que pendant des centaines d'années se retrouvaient les esclaves pour entretenir par le chant et la danse leur héritage africain, élaborant ce qui allait devenir la forme musicale majeure du XXe siècle. L'ancienne « place des nègres » incluse aujourd'hui dans le vaste parc Armstrong s'enorgueillit d'un buste de bronze de l'illustre jazzman qui fit ses armes dans le quartier chaud de Storyville tout proche, aujourd'hui disparu. Tapi dans le feuillage d'une jungle recomposée, Satchmo pense aux ancêtres et appartient définitivement à l'humanité.

10h00 Down by the riverside



Pour se convaincre que Katrina ne saurait être qu'un souvenir, on a coutume de dire que le seul endroit inondé de la ville aujourd'hui, c'est son aquarium of Americas. D'eau, il a toujours été question ici, entre lac et golfe, entre fleuve et marécages, et c'est précisément sur ce Riverfront, au nord-ouest d'une circonvolution du Mississippi, que La Nouvelle-Orléans a été fondée. On y trouve le centre commercial Canal Place, celui de Riverwalk un World Trade Center local, des places et jardins où les promeneurs et les joggers frôlent les cyclistes. C'est aussi le point de départ des croisières, pour apprendre à voir la ville plate avec du recul, depuis le large.

11h00 A l'aube du Natchez



Construit en 1975, selon un modèle du XIXe siècle, le steamer Natchez annonce la couleur de ses ambitions : « une authentique expression de la meilleure des traditions des grands vapeurs d'Amérique ». Rien de moins pour un périple de deux heures, déjeuner compris, au son d'un « calliope », sorte de petit orgue dont les tuyaux sont alimentés par la vapeur du steamer, qui égrène le patrimoine musical louisianais, le tout entrecoupé de coups de sifflet... à vapeur bien sûr. Les romantiques et nostalgiques irrépressibles seront ravis de tant de prévenances : cela fait plus d'un siècle que le chemin de fer, la route et les porte-containers ont remplacé les roues à aubes. "Do you know what it means, to miss New Orleans?"

13h00 En français dans la stèle



C'est le plus vieux de la ville. Sur Basin Street, le cimetière Saint Louis n°1, (un homonyme fut construit plus au nord, faute de place en 1823) accueille des célébrités locales depuis 1789. Catholiques, protestants et personnages liés au culte vaudou y ont élu leur dernière demeure. Patronymes irlandais, français, espagnols se succèdent au fil du marbre et de la brique. Un bel exemple de syncrétisme religieux et de cosmopolitisme qui défie le temps. Un étrange lexique également où la francophonie semble livrer un combat désespéré contre l'éternelle relégation.

14h00 Quelques emplettes au French Market



Marché français dans le quartier français, quoi de plus naturel. Même si les colliers du carnaval ont remplacé les tresses d'ail et les légumes, et même si les souvenirs prennent peu à peu le pas sur les victuailles, il fait toujours bon, depuis deux siècles, flâner sous ces portiques de bois qui fleurent les Antilles. On y prend aujourd'hui la mesure d'une ville à échelle humaine, colorée et ouverte sur le monde. Calme et souriante.

15h00 La plantation Destrehan



A tous ceux qui rêvent de Scarlett et de Rhett, mais qui n'auront pas assez de temps pour aller en Géorgie à la recherche de la plantation Tara, on ne saurait trop conseiller de se rendre à Destrehan, accessible en seulement une demi-heure du centre-ville. Une fois passés les faubourgs impersonnels et les échangeurs de béton, on retrouve la tranquillité du Mississippi pour une plongée de deux siècles dans le temps. Massive et magnifique, la bâtisse néoclassique émerge d'une clairière, confinant à l'arrière-plan les communs associés à la vie des esclaves. La visite se fait dans la pure tradition de l'« immersion », dame patronnesse en costume et séance vidéo d'imprégnation obligatoire avant d'accéder au lieu. On apprendra qu'on a signé là d'importants documents pour le statut de la Louisiane, que les planteurs avaient des responsabilités mais aussi beaucoup de plaisirs et que toute cette petite communauté de riches Créoles savait bien mener ses affaires de génération en génération. Mais on retiendra finalement la qualité de l'architecture intérieure, pensée avant tout pour le confort, la douceur de la lumière et les arbres centenaires du parc qui se moquent du temps.

17h00 Katrina toujours



Une ville inondée à 80% et vidée de la moitié de ses habitants. Une ville dont les forces démographiques seront à jamais bouleversées, la population noire majoritairement sinistrée n'étant pas revenue un an et demi après le passage de l'ouragan. Une ville qui ne sera plus comme avant même si l'affluence au Carnaval 2007 laisse présager des jours meilleurs dans le secteur économique limité du tourisme...

Il suffit de prendre le pouls chancelant de la périphérie pour voir que la santé ne va vraiment pas, plus au nord, vers Gentilly, ou plus à l'ouest vers l'aéroport. Là en longeant Tulane avenue puis Airline highway, il ne faut que quelques miles pour voir l'étendue des dégâts. Un vaste no man's land dans lequel surnagent de timides îlots de survie commerciale, de vie. On essaie d'oublier le décompte des morts sur les portes, de ne pas voir la marque de l'eau sur les murs, d'ignorer la végétation qui reprend ses droits, mais on ne peut combler le vide. L'Amérique avoue son impuissance et son désengagement pour soigner ses enfants.

18h00 Washington au vert



L'un des premiers parcs de la ville, à la gloire du premier président des États-Unis, situé dans le Faubourg Marigny. Un havre de paix dans une ambiance de province, même si l'espace vert est aujourd'hui au centre des cultures alternatives, culture gay, musiques du monde (Frenchmen Street le longe). Situé au-dessus des zones inondables comme le French Quarter, le quartier a préservé tout son charme et sa quiétude tropicale.

19h00 On the sunny side of the street

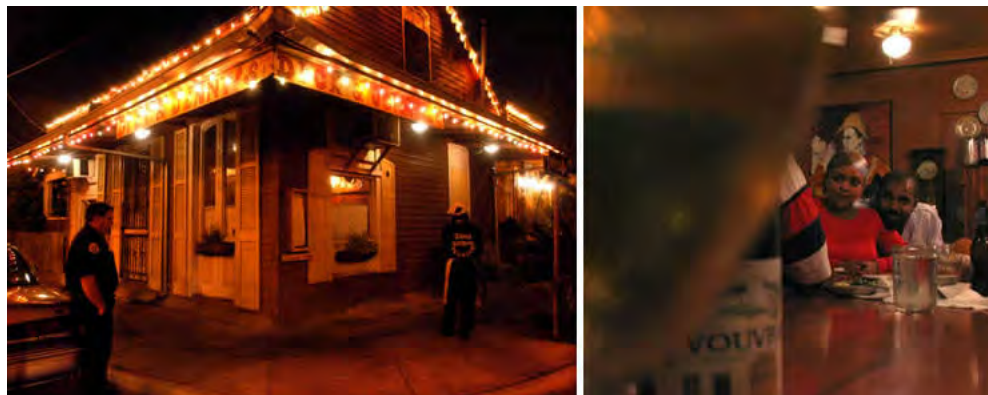
La Nouvelle-Orléans reste la capitale incontestée du jazz sous toutes ses formes. Il y est né et y a évolué bien avant d'essaimer à Kansas City, Chicago ou New York. On compte une centaine de concerts par semaine sous les différents auspices de clubs, hôtels, restaurants, sans parler des marching band liés au carnaval ou aux enterrements, mais aussi à l'initiative de manifestations improvisées au fil des rues. À géométrie variable, les groupes acoustiques ou électrifiés, colonisent les rues piétonnes ou les trottoirs, transformant la ville en un conservatoire grandeur nature de la musique vivante. À présent, c'est au tour de la clarinettiste Doreen Ketchens de prendre un chorus.

20h00 Palm Court high society



Au Japon, Lionel Ferbos serait considéré comme un trésor national vivant. Cela tombe bien, car ce soir au Palm court, un lieu incontournable pour le jazz traditionnel, une délégation de musiciens du pays du soleil levant s'est rangée derrière les pupitres pour l'accompagner le temps d'un bœuf. 96 ans et toutes ses dents et il en faut pour être trompettiste. Jamais à bout de souffle mais confortablement calé sur sa chaise, Lionel assure toujours. Il a commencé à jouer... en 1926 pour devenir professionnel au début des années 1930. C'est dire que la mémoire musicale du bonhomme est grande : d'aucuns ont pu dire qu'à cette époque lointaine, l'histoire du jazz n'existait même pas.

21h00 Dîner chez Dick and Jenny's



Sur Tchoupitoulas Street, dont le nom rappelle la présence originelle des Indiens à La Nouvelle-Orléans, le restaurant Dick and Jenny ressemble de prime abord à une case créole ou une paillote antillaise. Il s'agit en réalité de l'un des hauts lieux de la gastronomie locale, fort apprécié des gourmets pour la variété de sa carte et l'excellence de sa cave. On y fait la queue en sirotant du Vouvray dans la salle d'attente avant d'attaquer confits de canard, foie gras ou saucisses d'alligator. Situé dans le Warehouse district, la zone des hangars, un peu à l'écart des centres touristiques, le restaurant est gardé par un policier dissuasif, qui rappelle hélas que la ville a aujourd'hui le taux de criminalité le plus élevé des États-Unis.

23h00 Bourbon Street ne dort jamais

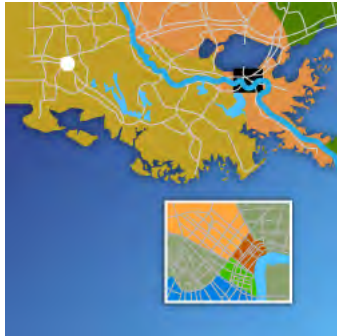


Epicentre du French quarter, Bourbon Street est l'alpha et l'oméga de l'entertainment. On pourrait regretter que les marchands du temple aient peu à peu transformé la noble artère musicale en une kermesse cacophonique où le pire son côtoie le meilleur rythme, où le hamburger rivalise avec le "jambalaya" (une sorte de paella locale), où le concert de zydeco fricote avec le spectacle porno... On pourrait être puriste mais on ne saurait ignorer que la vitalité d'un centre-ville se mesure aux trépidations de son activité nocturne. Qu'importe au fond la dilution des traditions si elles perdurent dans une offre de loisirs toujours plus grande. La variété des goûts et des couleurs sera toujours acceptée par tous ceux et toutes celles qui veulent que La Nouvelle-Orléans soit vivante à jamais.



Visite virtuelle

Lafayette, capitale de l'Acadiana



Le rendez-vous cajun

À 208 km à l'ouest de La Nouvelle-Orléans, Lafayette est une cité où s'équilibrent tradition culturelle et modernité. Capitale du pays cajun, elle est la première ville fondée par les Acadiens en 1821. Initialement nommée Vermilionville, elle prit le nom de Lafayette en 1884, en l'honneur du marquis de Lafayette. Son héritage français mêlé d'influences espagnoles, américaines, amérindiennes et africaines fait d'elle une des villes les plus riches culturellement parlant.

Elle compte plus de 110.000 habitants et continue à se développer considérablement en tant que centre commercial, médical et universitaire (2e plus grande université de Louisiane avec 17.000 étudiants). Des attractions comme Le Mardi Gras, le village acadien, le festival international de Louisiane, la cuisine régionale (gombo, jambalaya, haricots rouges...) et la musique traditionnelle (cajun, zarico), placent Lafayette en deuxième position au niveau touristique après La Nouvelle-Orléans.

La fête battra son plein en cette année 2007, date de la commémoration du 250e anniversaire de la naissance du marquis de Lafayette. Une bonne occasion d'apprécier la chaleureuse hospitalité de la ville et de ses habitants lors de festivals, expositions, concerts, conférences, reconstitutions et activités pédagogiques.



“La musique c'est un cri“



By night



Don's seafood and steakhouse



Des villages pas comme les autres



Côtes en danger

“La musique c'est un cri“



« Le renouveau de la culture cajun passera par le plaisir », déclare Zachary Richard, auteur, compositeur, poète et chanteur cajun. Ainsi, le 15 août, jour de la fête de tous les Acadiens, il chante « Réveil », sa chanson sur la survie de la nation acadienne et termine par « Lâcher jamais ! ».

La musique cajun s'imprègne de la culture et de l'histoire des migrations des Acadiens qui ont dû se réfugier dans les bayous autour du delta du Mississippi.

L'orchestre traditionnel est composé d'un ou deux violons, d'un « mélodéon » (accordéon diatonique d'origine allemande), du chant, d'instruments rythmiques et d'une guitare (d'origine espagnole).

Tout est prétexte à chanter, à danser. Qu'elle soit cajun ou « zarico » (musique créole inspirée de l'harmonie cajun et du Ryhm'n'blues), la musique est partout, tout le temps. Elle accompagne aussi bien les mariages, les naissances, les fêtes, que les enterrements.

Comme nous le dit Bruce Barnes, jeune musicien talentueux, « La musique, c'est un cri ! ».



Il fait bon vivre au Blue Moon



Direct live



Musique pour tous les goûts

Il fait bon vivre au Blue Moon

Intrigués par la présence des drapeaux français et cajun accrochés sur la façade, nous nous arrêtons devant cette maison. Deux hommes sirotent une bière sur la terrasse près de la balancelle. L'air est doux. Nous nous approchons de plus près. On nous propose de nous asseoir. Nous voici à notre tour une bière à la main en train de parler musique, voyages et de raconter notre vie. Tout se fait en douceur au « Blue Moon », d'une manière simple et évidente. Il suffit de se laisser aller. Les « patrons » de la Guest House passent du temps avec leurs hôtes. Ils ne se contentent pas de louer une chambre, ils partagent avec eux leur expérience de routard, leur passion pour la musique cajun et jazz en général. L'expression « Laissez les bons temps rouler » prend tout son sens ici.

www.bluemoonhostel.com



A la tombée du jour, hôtes et « patrons » discutent sur la terrasse du « Blue Moon ».



« Attention aux cocodries » (alligators en cajun).

Une décoration éclectique et baroque est placée çà et là tout autour du « Blue Moon ». Tout le monde y va de son commentaire. On raconte, par exemple, que la différence entre un alligator et un crocodile vient de la mâchoire. Le premier attraperait sa proie en soulevant uniquement sa mâchoire supérieure et le deuxième, plus vicieux, baisserait uniquement sa mâchoire inférieure. À méditer...



Un voisin du « Blue Moon » qui assiste de temps en temps aux concerts.



Sur Convent Street, le « Blue Moon » accueille ses hôtes et organise des concerts de musique cajun tous les soirs. Du simple musicien amateur au professionnel reconnu, ils aiment à se produire dans ce lieu simple et chaleureux tenu par des passionnés de musique et de voyage.

Guest Rooms
3 Private & 2 Dorm Style

OFFICE

Come Check Us Out!

Ask at the bar
if no one's in office

VACANCY

THE CAPACOTT
257

Direct live

Sur le côté du « Blue Moon » se trouve le saloon, un lieu ouvert avec bar et jardin. Les musiciens se produisent sur une petite estrade sous une lumière rouge qui donne une ambiance tamisée, presque clandestine. En effet, il faut connaître ce lieu pour venir assister aux concerts. Seuls les habitués et les touristes fervents de musique cajun y viennent.

Il est 20 h, Cédric Watson est présent ce soir. Ce musicien de 23 ans qui a déjà sorti plusieurs albums a d'abord été violoniste puis il a choisi l'accordéon « parce que ça fait plus de bruit, ça "fait écouter les pattes" » (ça donne l'envie aux gens de danser) », nous dit-il. Ce soir, il joue avec des musiciens qu'il voit pour la première fois. La règle du « bœuf » est de rigueur ici, pour le plus grand plaisir du public. Les musiciens aiment à se retrouver pour « roulailler un 'tit brin ensemble pour avoir un bon temps à jouer two-steps et valse lente... » L'improvisation est la condition sine qua non. « Je joue de la musique qui vient du cœur, nous explique Cédric, je n'aime pas les partitions. »

Cédric est créole avant tout. « La musique cajun a pris toutes ses influences de la musique créole. Un homme noir qui parle français est forcément créole et non pas cajun ». Selon lui, un homme noir qui joue de la musique de tradition française fait de la musique créole... Pour lui, hors du créole point de salut, ce qui ne manquerait pas de faire grincer des dents d'autres puristes !

« Il ne faut pas changer la musique, dit-il, il faut sauver ce qui existe. Je n'aime pas jouer la musique électrique comme font tous les jeunes. »

Par ailleurs, Cédric compose. « Les paroles sont importantes pour moi. Je parle de morale, de ces femmes que l'on rencontre dans les bars et qui ont des flammes sous leurs jupons. Car moi, je fais de la musique pour Dieu et pour tout le monde. » Paradoxalement, gagner sa vie en tant que musicien ne l'intéresse pas, il est ouvrier par ailleurs, un mode de vie que partagent beaucoup de musiciens en Louisiane.



« Scène » du Blue Moon, appelée « Saloon ». Les musiciens viennent ici pour « faire un bœuf » Un lieu où règne la musique cajun. Cette musique est faite essentiellement de valse, de two-steps, de blues et les chants sont en vieux français



La soirée va commencer, les spectateurs du « Blue Moon » arrivent petit à petit pour le concert.



Un spectateur anglais présent ce soir-là et amoureux de la musique cajun !



Les instruments de la musique traditionnelle cajun sont essentiellement le violon, la guitare et l'accordéon. Viennent ensuite le triangle, le frottoir et l'harmonica. De plus en plus de femmes sont présentes dans les orchestres cajuns. « Maintenant, elles peuvent faire ce qu'elles veulent ! », grognent certains.



Le frottoir est un instrument traditionnel présent dans les orchestres de musique cajun et zydeco.



Cédric Watson, musicien de 23 ans. « Je fuis les femmes qui traînent dans les bars » !

Musique pour tous les goûts

À Lafayette, il y en a pour tous les goûts. Sans transition, nous passons d'un orchestre traditionnel cajun, plutôt tranquille, dans un restaurant isolé en campagne, à un groupe de hard qui fait « péter » les watts dans le quartier de Convent Street qui en profite jusqu'à 2 h du matin...

Inutile de traîner Pit Bergeron, spécialiste de la musique cajun dans cet endroit « branché »... Selon lui, la langue française est plus importante que la qualité de la musique. « La musique « zarico », le Rythm'n'blues ne m'intéressent pas. Je suis profondément attaché à la culture cajun et donc à la langue française. Les Noirs préfèrent l'anglais, ça fait du tort à notre musique traditionnelle acadienne. »

Pit anime une émission en français tous les matins de 5 h à 7 h depuis 25 ans sur radio KRVS. « La relève est assurée, nous dit-il. De jeunes artistes cajuns arrivent sur le marché. Ils se sont imprégnés de la musique traditionnelle et parviennent à imposer leur propre style ». Ce n'est pas Tommy Michot et ses frères qui diront le contraire. Ils sont la 3e génération dans la famille à perpétuer la musique traditionnelle. Nous les avons rencontrés au « Préjean's », un restaurant à la sortie de Lafayette, connu pour son excellent « Gombo » (spécialité cajun) et sa musique cajun en live pour le plus grand bonheur des habitués qui viennent volontiers danser en fin de semaine.

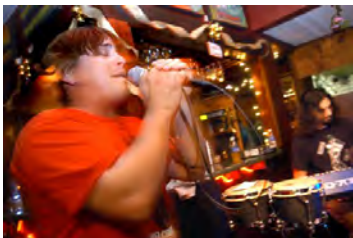
www.krvs.org



Pit Bergeron, animateur de musique cajun chez KRVS, une radio publique qui s'adresse aux Louisianais du sud. Elle vit, entre autres, grâce aux donations des auditeurs.



Pochette de disque qui nous rappelle que la Louisiane est la « capitale de l'écrevisse ».



Des groupes de hard se produisent à Lafayette. C'est un autre style de musique réservé aux jeunes que l'on peut écouter assez tard le soir...



... Le son est le plus souvent saturé, les paroles presque incompréhensibles, les watts résonnent jusque loin dans la rue mais l'ambiance reste sympathique surtout après quelques cocktails !



Le restaurant Prejean's où l'on peut danser sur la musique traditionnelle cajun et déguster le fameux « Gombo » du Chef James Graham.



Les frères Michot ont créé leur groupe de musique cajun. Ils sont la 3e génération à perpétuer la tradition.



Il n'y a pas d'âge pour danser sur la musique cajun au « Prejean's ».

By night

Bien que très étendue, la ville de Lafayette possède un tout petit centre. Un « downtown » miniature où se trouvent de petits bâtiments bourgeois et les tours inévitables, bien qu'il n'y ait pas de syndrome gratte-ciel. Les restaurants ou autres bars animés sont facilement repérables sur Jefferson street. À la tombée de la nuit, on met les watts, la musique sort du moindre café. Les touristes et les jeunes du coin peuvent passer une soirée agréable à siroter un Hurricane après avoir avalé un Po'Boy, sandwich cajun.



Le Marley's, appelé aussi Sports Bar sur la Jefferson street diffuse les retransmissions sportives sur les différents postes de TV suspendus. C'est le lieu branché du centre qui met à disposition des billards et des babys foot pour les jeunes. C'est ici que les « Gogo dancers » se produisent en fin de semaine.



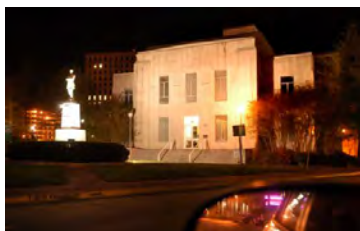
Billard américain au Marley's, bar branché du centre de Lafayette.



Un petit look American Graffiti



L'église Baptiste du centre de Lafayette qui prendra soin de votre divorce !



Le Centre international de Lafayette, gardé par la statue de Jean Mouton, qui en 1821 fonda Vermilionville autour de la paroisse Saint-Jean.



La capitale cajun montre son attachement officiel à la langue française. La signalisation en est la preuve.



Don's Seafood and Steakhouse

Une institution dans le centre de Lafayette depuis plus soixante-dix ans. Dans ce restaurant aux volets clos, on vous sert essentiellement des produits fraîchement pêchés dans le golfe du Mexique (poissons, crevettes, crabes) ainsi que des écrevisses en saison, des cuisses de grenouilles et des steaks.

Ce lieu est connu pour ses spécialités cajuns comme les délicieux Gumbos ou Crawfish Etouffee, ses Fried Oysters ou autres Broiled Catfishes.



Brenda et Rocky Landry qui fait office de Chef dirigent l'établissement depuis quatorze ans. La famille Landry est dans la restauration depuis près de deux siècles.



Dans les cuisines du Don's, les employés forment une véritable famille. Ils travaillent depuis de nombreuses années ensemble et dans la bonne humeur.



Naturellement, au fil du temps, des complicités se sont créées.



Dave est aveugle. Il travaille depuis de nombreuses années au Don's et décortique les crevettes comme personne.



La responsable de la friture, le sourire toujours aux lèvres.



Corvée de patates. Ces dames préparent les fameuses « Baked Potatoes », de délicieuses pommes de terre farcies.

Des villages pas comme les autres



Difficile d'imaginer que nos « cousins de Louisiane », qui parlent un français savoureux, reviennent de si loin ! En 1755, ils ont été déportés en masse par les autorités britanniques et ils sont morts par milliers. Pourtant, les traditions sont empreintes d'une certaine joie de vivre : on mange bien, on danse beaucoup. Les gens sont fiers de leurs origines, cela se voit et s'entend. Ils font tout pour faire revivre le passé (cuisine, musique, festivals, reconstitution de villages acadiens, restauration des plantations le long du Mississippi). C'est un régal pour les tous les sens que de s'introduire dans la culture et les traditions cajuns.



Vermilionville : au temps des acadiens



“Il était une fois ...”



Panoramique sur le village acadien

Vermilionville : au temps des Acadiens

Au milieu du XVIII^e siècle, on trouve les premiers Acadiens installés au sud de la Louisiane. Ils se sont établis le long des bayous et ont apporté avec eux leurs coutumes et traditions. Ils utilisaient alors les bayous pour se déplacer, chasser et pêcher. Petit à petit, des petites villes dont Vermilionville (rebaptisée Lafayette) ont fait leur apparition. Aujourd'hui, Vermilionville est un coquet village d'autrefois reconstitué sur les bords d'un bayou, sur le même principe que l'Acadian Village, bien que toutes les bâtisses n'y soient pas authentiques. Il a pour but de préserver les cultures et traditions de la région des Attapakas entre 1765 et 1890. Les touristes peuvent observer les retraités du coin qui, revêtus des habits de l'époque, font revivre les métiers d'antan (réparateur de filet, forgeron). Ils peuvent aussi écouter des concerts cajuns le dimanche et assister aux démonstrations de cuisine traditionnelle.

Juste avant d'entrée dans Vermilionville, il est vivement conseillé de s'attarder au Centre Culturel Acadien. Un grand nombre d'expositions et des objets d'artisanat racontent l'histoire de la population acadienne de la région, connue aujourd'hui sous le nom de « Cajuns ». Rien n'est oublié de leur histoire, leur langue, de leurs loisirs, habillement, mobilier de la maison, religion, cuisine, agriculture, architectures, etc. Dans l'auditorium, on diffuse un film de 40 minutes qui met en scène la déportation des Acadiens de la Nouvelle-Écosse.



Les liens familiaux étaient très forts après toutes les épreuves qu'avaient endurées les Acadiens, notamment après « le grand dérangement » de 1755 qui a séparé des familles entières.



La musique tient une place essentielle dans la culture cajun. Elle est leur identité.



Maquette d'une maison acadienne de l'époque.



Les Acadiens vivaient au bord du bayou qui leur permettait de se déplacer, chasser et pêcher



Maréchal-ferrant (reconstitution)

Scène d'intérieur (reconstitution)



“Il était une fois...”

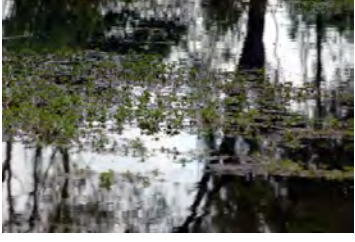
La lumière est magnifique aujourd'hui. Nous nous dirigeons vers l'une des principales attractions au sud-ouest de Lafayette, l'Acadian Village, reconstitué à partir de maisons anciennes. Un havre de paix. Nous entrons dans une autre époque, celle du XIXe siècle. A tout moment, nous nous attendons à voir apparaître les habitants de ce village, tellement la reconstitution est étonnante. Il a été recréé dans les moindres détails le long d'un bayou. Les maisons et la végétation se reflètent dans l'eau poétiquement. Les constructions, pour la plupart en cyprés (un bois imputrescible et résistant aux insectes), sont assemblées selon la méthode du « bousillage entre poteaux », qui consiste à combler les espaces entre les planches à l'aide d'un mélange de boue et de mousse espagnole. La plus vieille maison date de 1880. On y trouve un tableau évoquant l'exil des acadiens de la Nouvelle-Ecosse en 1755.

www.acadianvillage.org



Au gré de la promenade, nous découvrons un ancien magasin, une école avec ses vieux livres, ses tables et encriers, la réplique d'une chapelle ainsi que l'atelier du maréchal-ferrant. La plupart des maisons sont authentiques. Le fait qu'elles aient été offertes par les familles dont les ancêtres les avaient habitées, renforce l'attrait de la visite.







Le village acadien en 360°



Côtes en danger

Le « National Wetlands Research Center » de Lafayette est un des 20 centres nationaux spécialisés dans l'étude des zones humides comme le sud de la Louisiane.

250 personnes travaillent dans ce centre, principalement des chercheurs. Géologues, géographes, hydrographes, botanistes et biologistes s'attachent à préserver la survie des marécages riches de leur flore et de leur faune.

Tommy Michot est biologiste en même temps que musicien dans un orchestre cajun. Au « Wetlands Center », il étudie les animaux endémiques et sauvages de la région. Il nous explique que la Louisiane perd de 40 à 50 km² de terre par an. Au rythme actuel, l'équivalent de la surface de l'État de Rhode Island aura disparu en 2050. L'énorme problème d'érosion est dû à l'endiguement du Mississippi. « Jusqu'au début du XIXe siècle, dit-il, le Mississippi inondait le sud de la Louisiane chaque année. L'eau douce alimentait la flore et la faune avec tous les sédiments qu'elle contenait. L'inondation de 1927 a fait plusieurs morts et le gouvernement a décidé de construire des levées, ce qui a provoqué la catastrophe que nous connaissons aujourd'hui. L'eau douce n'est plus venue recouvrir les marécages, ni les terres. Petit à petit, faute de sédiments, la faune et la flore se sont transformées jusqu'à disparaître. »

Katrina n'a évidemment rien arrangé. L'eau est passée par-dessus les levées, s'est répandue et a fini d'anéantir les forêts et les espèces qui y vivaient. Beaucoup d'oiseaux ont trouvé refuge au nord de la Louisiane. Aujourd'hui, des arbres sont replantés et certaines espèces d'oiseaux commencent à venir s'installer à nouveau. Il faudra du temps.

« Le gouvernement fédéral a compris que la zone humide était très importante pour stopper l'effet dévastateur des ouragans. Il faut rétablir les ruisseaux, les marécages entre la ville et le golfe du Mexique pour arrêter l'eau et le vent. De plus, l'eau douce pourra à nouveau alimenter la vie qui s'y trouve. Pour cela, il nous faudrait plusieurs millions de dollars afin d'accomplir les premiers travaux. Nous attendons toujours l'argent. Il faut agir vite si nous voulons sauver nos côtes. »

www.nwrc.usgs.gov

www.LAcoast.gov



Tommy Michot est biologiste, spécialisé dans l'étude des animaux endémiques et sauvages dans la zone humide du sud de la Louisiane. Plus de 400 espèces d'oiseaux vivent au sud de la Louisiane, dont le Pélican brun (ou « grand gosier »), emblème de la région.

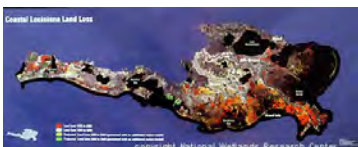


En rouge, perte des terres de 1932 à 2000.

Le « Wetlands Center » propose 60 projets pour récupérer quelques kilomètres de terres côtières. Les chercheurs veulent agir vite. Le gouvernement fédéral doit prendre une décision pour sauver les marécages des États-Unis.

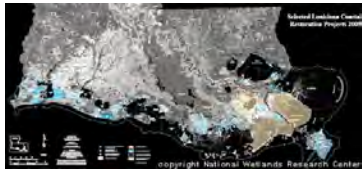


Canalisations en mer de gaz et pétrole dans le golfe du Mexique.



Carte des côtes sud de la Louisiane.

En rouge, de 1932 à 2000, les terres perdues à cause de l'érosion. En jaune, perte de terre prévue entre 2000 et 2050 si les travaux pour la survie des côtes ne sont pas financés par le gouvernement fédéral.

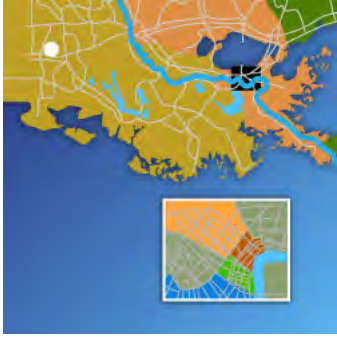


Les chercheurs du « Wetlands Center » ont proposé une soixantaine de projets de restauration pour sauver les côtes sud de la Louisiane. Ils attendent l'argent du gouvernement fédéral qui tarde à venir.



Au « Wetlands Center », de longs couloirs blancs desservent des petites salles laboratoires. On y trouve un biologiste cubain qui étudie de minuscules espèces aquatiques au microscope.

Les 250 ans du marquis



Les 250 ans du marquis

Les 250 ans du marquis



1757 -2007

Le «Héros des deux mondes » est mis à l'honneur pour le 250e anniversaire de sa naissance. L'épicentre de cette commémoration se situe à Lafayette, également capitale de cette Acadiana où s'exprime depuis toujours un fort sentiment francophile.

Dès le début de l'année 2006, les choses sont allées bon train, depuis que M. Jean David Levitte, ambassadeur de France aux États-Unis a reçu une délégation de personnalités de Lafayette (ville et paroisse, comme l'on dit en cette partie de Louisiane à défaut de "county" - comté) pour lancer cette « Année La Fayette 2007 - The Spirit of the Marquis», conjointement relayée par M. Craig Robert Stapleton, ambassadeur des États-Unis en France.

On louera le défenseur des Droits de l'Homme (l'un des premiers esprits éclairés à avoir compris le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et l'illégitimité fondamentale de l'esclavage) et de la démocratie dans les deux pays.

En 1777, âgé de 19 ans, il engage sa fortune personnelle pour former un petit corps expéditionnaire afin d'aider la jeune nation tout juste indépendante (1776) à se défaire de la domination. Il reviendra sur le fameux navire l'Hermione, en 1780-81, cette fois aidé par des troupes du roi Louis XVI et par le comte de Rochambeau, pour la victoire décisive de Yorktown.

En 1789, il est favorable aux idéaux de la Révolution française et fait partie des États généraux. Il présentera d'ailleurs un projet de Déclaration des droits de l'homme à l'Assemblée constituante, directement inspiré par la Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique. Sa volonté de composer avec la monarchie lui vaudra ensuite des déconvenues, début d'une longue série de malentendus avec l'Histoire de l'Empire à la Restauration... Mais ceci est précisément une histoire dont les Américains, versés dans l'hagiographie, ne veulent pas.

Les manifestations, soutenues par 75 organisations partenaires, que ce soit à l'échelle locale, régionale, nationale et même internationale culmineront le 6 septembre 2007, date de la naissance de La Fayette

Pour en savoir plus sur la commémoration :
www.lafayettetravel.com/marquisdelafrayette/?language=fr

Le Centre international de Lafayette

Remerciements au magazine « Le Tintamarre », une publication en français du College of Louisiana – automne 2006



Tous au bal



Un La Fayette des Lafayette



La Fayette vu par les enfants

Tous au bal

Ce soir, c'est la fête au Convention Center de Lafayette. Une soirée dansante huppée à la gloire du Marquis mais destinée à financer une part des manifestations commémoratives.

Une fête à l'américaine dans une immense salle polyvalente adossée à un concours exhibition de « Monster trucks », ces poids lourds survitaminés qui ne cessent de bondir les uns sur les autres. Le chaud et l'effroi, le raffinement des toilettes et le froissement des tôles. Nous nous trouvons dans la zone du Cajundome, tout proche, qui accueille des événements cette fois gigantesques. Ne nous trompons pas sur l'exception culturelle de l'Acadiana : nous restons en Amérique où tout finit par une forme de démesure et de rentabilisation.

Peu importe l'emphase au fond car le cœur y est. Podiums démesurés dignes de top-modèles, éclairages et sonorisation de grand spectacle, toilettes rutilantes mélangeant trois siècles de mode, un zeste de gay pride avec quelques « créatures » à la sexualité imprécise, orchestre tonitruant et buffet plus que garni : rien n'est trop beau pour faire honneur à La Fayette et au-delà du personnage, aux relations franco-américaines. Les officiels n'y sont pas pour rien : consul honoraire, présidents d'universités, éminents linguistes, défenseurs de la cause cadienne, hommes de loi, riches entrepreneurs, grands bourgeois de la paroisse... du beau monde réuni autour de bonnes bouteilles de vin ... français, comme il se doit.



Dis-moi qui tu es et je te dirai qui je suis. Au jeu du loup et de la souris...



... L'une des reines de la fête, à moins que ce ne soit finalement un roi...



... Aucune chapelle stylistique, aucune époque de référence : cette fois, seule l'exubérance du monarque compte...



... Sous le regard goguenard d'un prince connaisseur...





Un La Fayette des Lafayette

De l'Alabama à la Californie, de New York à l'Utah, on compte par dizaine les villes de Lafayette, Fayette, Fayetteville et Fayette City, de même que les comtés de Fayette. Ce n'est pas que le marquis ait eu une nombreuse descendance mais cela veut dire que son prestige est immense. Sans doute plus encore dans ces régions où le français n'est pas une langue tout à fait étrangère. Car à Lafayette, on aime la France et son marquis immodérément. On lui pardonne tout, on méconnaît son approche parfois hasardeuse de la politique française pour ne retenir que son engagement au regard de la jeune nation américaine. Il n'y a rien à redire à cela et les quatre voyages de La Fayette aux États-Unis sont bel et bien tangibles et gravés dans les mémoires. 1777-79, premier voyage en tant que combattant volontaire ; 1780-81, deuxième voyage, cette fois appuyé par les forces françaises pour la bataille de Yorktown notamment ; 1784 ; et enfin 1824-25 pour une tournée triomphale de New York à La Nouvelle-Orléans.

C'est donc en tant que combattant, « consultant » ou même spécial guest que notre homme a marqué l'histoire du pays. Aujourd'hui, également nombreux sont les homonymes : on a toujours besoin de petits La Fayette ou Lafayette chez soi, surtout pour les réjouissances ou des shows bien à l'américaine.



Bob Lafayette, un universitaire à la retraite de la Louisiana State University de Baton Rouge (ex-professeur, en charge de la formation de tous les enseignants en français) se fait un plaisir d'endosser le costume de son illustre homonyme. Américain francophile, il pousse le raffinement à parler anglais avec l'accent de Paris. Plus français que ça ? On ne se refait pas...



... Perruques poudrées, robes à panier et vertugadin. Les belles dames font comme ça...



... Cette fois, le toupet de Monsieur a tourné, à moins qu'il ne s'agisse que d'émotion...



... Plus loin le mystère demeure derrière les loups de ces dames enrubannées...



... Changeons de style et d'époque pour être sous l'Empire de la passion ...

... Honnêtes hommes et bons sauvages : Voltaire et Rousseau sont-ils sous les Lumières ?



La Fayette vu par les enfants

Les enfants de l'école d'immersion francophone de Prairie, à Lafayette, n'ont pas manqué l'occasion du 250e anniversaire de la naissance du marquis, en 2007, pour exprimer l'attachement des Américains à l'un des symboles de leur émancipation du joug britannique entre la Déclaration d'Indépendance de 1776 et le traité de Paris en 1783 qui en reconnaîtra les effets au niveau international.

A hauteur d'enfant, l'image d'Épinal résiste encore plus au temps. Ils n'ont pas retenu la face controversée du personnage (mais en ont-ils même la notion ?) que l'on pourrait avoir de lui depuis la France : on ne passe pas impunément de l'Ancien régime à la Restauration, via la Révolution française et l'Empire, sans au moins susciter une forme de scepticisme. La Fayette, homme politique mais aussi aventurier, aurait-il eu le tort de vivre trop longtemps (1757 – 1834) ?

Quoi qu'il en soit, les écoliers retiennent le héros de l'Indépendance et de Yorktown, mélangeant époques et faits historiques. Le marquis, portant perruque Louis XVI est salué pour son voyage tardif à La Nouvelle-Orléans en 1825, invité en héros par le gouvernement. On s'approprie l'Histoire avec bienveillance, on croque un profil volontaire, un homme de parole, la main sur le décret. On mélange couleurs et drapeaux – c'est de bonne guerre pourrait-on dire.

Depuis longtemps, les États-Unis et la France n'avaient semblé aussi proches dans leurs destinées.

Merci aux petits d'avoir salué un grand.



Attention icône !

On fête l'anniversaire d'un grand homme comme on souhaiterait celui d'un copain de classe. En anglais et en français, c'est le moindre des hommages...



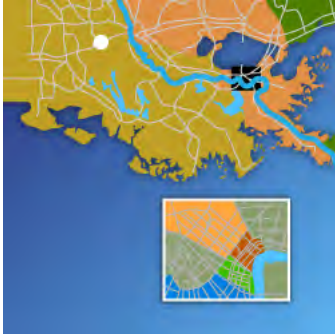
... Marie-Joseph Paul Yves Roch Gilbert du Motier, marquis de La Fayette...

Monsieur le Marquis, pour les intimes.





Le bassin de l'Atchafalaya



Le bassin de l'Atchafalaya

Le bassin de l'Atchafalaya



Le bassin de l' Atchafalaya, la « grande rivière » des Indiens Chitamachas est une vaste zone marécageuse alimentée par un affluent du Mississippi qui se jette à l'ouest de celui-ci dans le golfe du Mexique. Sur une carte, le bassin apparaît comme une cicatrice liquide qui fend le centre sud de la Louisiane sur 220 km de longueur et 30 km de largeur. Un formidable réservoir d'eau douce qui se remplit ou se vide en fonction des pluies et de la fonte des glaciers du nord du continent américain. Entre basses eaux et grandes eaux, le paysage se métamorphose complètement, passant du solide (dominante de terres émergées) au liquide (80% de la surface est alors inondée).

Un écosystème où s'épanouissent et vivent des centaines d'espèces végétales et animales, aussi exceptionnel que fragile car menacé par l'endiguement du Mississippi qui ne joue plus de ce fait son rôle régulateur. En revanche, même si cela brouille les préoccupations écologiques, la canalisation du grand fleuve a mis fin aux inondations catastrophiques dont les effets pouvaient s'étendre jusqu'à Lafayette située à 15 km.

L' Atchafalaya National Wildlife Refuge a été créé en 1984 pour préserver les espèces d'oiseaux aquatiques et migrants en voie de déclin.

Le bassin est aussi l'une des premières zones de refuge des Acadiens qui trouvèrent, au fin fond des bayous, entre terre et eau, au milieu des cyprès centenaires et des alligators, les communautés amérindiennes installées là depuis toujours et qui ne tarderont pas, au fil des siècles, à devenir leurs compagnons d'infortune.



Les racines du ciel



Au fil de l'eau

Les racines du ciel

Réputés pour leur imputrescibilité, les cyprès ont été exploités pendant des siècles pour la construction des habitations de Louisiane, notamment celles des plantations. Aujourd'hui, même partiellement décimées, les forêts de ce conifère bien particulier bouleversent le sens de lecture du paysage.

On attendrait des îles, il n'y en a pas. On imagine des arbres improbables, sans racines, traits d'union entre le ciel et le fleuve, ou plus loin, un champ de bataille où les troncs étêtés subsistent comme des sentinelles inutiles, virgules d'une page d'histoire à écrire sur l'eau.

Lorsque les terres sont émergées, on peut apercevoir ça et là des vestiges de l'activité humaine : une voie de chemin de fer, des poteaux électriques... qui servaient à l'époque où les eaux en amont n'étaient pas encore contraintes.

Eau, terre et air : aujourd'hui, il n'y a plus qu'une imbrication des éléments.
Ce soir, leur fusion se consumera dans le feu du soleil couchant.



Doux comme une brise d'été : le bateau glisse sur l'eau comme une main caresserait un corps...



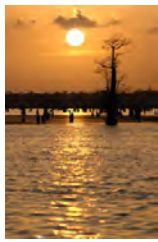
... Fleuve impassible... Rimbaud aurait pu y voir des « signaux de fumées de Peaux-Rouges criards »...



... Fluctuations sur fond de mousse...



... Le jour se teinte de couleurs chaudes pour aller vers la nuit...



... Rimbaud encore (Soleils Couchants):
...« La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants »...



Au fil de l'eau

Dès que l'on quitte l'autoroute Interstate 10 du côté d'Henderson, on remarque le remodelage du paysage. De gigantesques digues de terre barrent l'horizon et prouvent que les hommes ont voulu dompter la nature pour s'affranchir de ses débordements. Les milliards de mètres cubes d'eau du bassin de l'Atchafalaya sont ainsi contenus depuis les années 1930 et ne sont plus un danger pour les populations de ce plat pays qu'est la Louisiane.

Juste derrière la levée, une étendue liquide sans fin. Allemond Senior et Junior embarquent depuis Mc Gee's landing pour la visite des marais. C'est aujourd'hui le père au visage buriné qui tient la barre du bateau à fond plat et assure de truculents commentaires en français cajun. Ce monsieur, chuintant dans un microphone crachotant est à lui seul le témoin d'une culture en perpétuelle survivance, entre la force d'une Amérique sûre d'elle-même et la fragilité d'une Acadiana dont les frontières se dissolvent sans cesse dans le limon.

En passant sous les pilotis du pont autoroutier qui rejoint Lafayette à Baton Rouge, on s'en remettra peut-être au Christ du bayou et à sa prière du marais. Puisse-t-il à sa manière protéger cette nature exceptionnelle des outrages d'une civilisation du béton.



Un air de famille chez le père et le fils, mais pas de larmes de crocodiles chez Mc Gee's. Ici, on aime sincèrement partager les secrets du bayou...



... C'est ici que tout commence. Hormis les visites du bassin, on peut aussi louer une maison flottante que les hôtes tracteront au fond du marais. Une barque servira éventuellement à sortir de l'isolement volontaire...



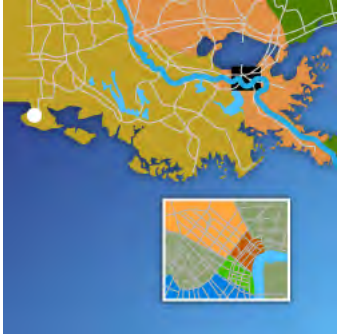
... Certains flottent à quai. Rien de plus facile alors que de taquiner le catfish ou autre poisson d'eau douce...



... L'un des plus longs ponts sur pilotis des États-Unis. Construites en six ans seulement au début des années 1970, les deux voies qui enjambent les 30 km du bassin sont une prouesse technologique aussi bien qu'un geste surréaliste qui marie le solide au liquide, la ligne droite aux méandres et les poids lourds aux espèces animales les plus fragiles. Il fallait de l'audace pour miser sur des piliers de bétons à enfouir dans plusieurs dizaines de mètres de boue. Depuis le trafic est incessant et cela tient le coup.



Les bayous de Pecan Island



Les bayous de Pecan Island

Les bayous de Pecan Island

L'ouragan Rita est passé à 320 km à l'ouest de La Nouvelle-Orléans un mois après Katrina. Avec les vents violents, il a inondé la route de Pecan Island qui se situe tout au sud de Lafayette. Là, les habitants continuent à remettre en état leurs habitations qui ont souvent plié sous le poids de la catastrophe.

"Katrina était le programme lavage, Rita, c'était le rinçage. J'espère que nous aurons le temps de sécher avant l'essorage", a plaisanté le maire de la ville, Ray Nagin...

Le pêcheur Ray Trahan va nous conduire jusque sur son îlot de prédilection. D'abord par la route qui trace au milieu des marais, où nous croisons de-ci de-là quelques alligators sur le bord de la route, puis par un réseau de voies d'eau labyrinthique. Les sauriens ne nous prêtent qu'une attention limitée. Pourquoi ne sont-ils pas surpris de notre surprise ? En longeant les marais, nous remarquons qu'effectivement, la flore et en particulier les arbres mettront du temps à revivre. La faune du bayou, elle, reprend le dessus. Les alligators, poissons, écrevisses pointent le bout de leur tête. Pecan Island demeure l'endroit idéal pour les pêcheurs et les chasseurs.

Définition : un bayou (du choctaw bayuk, rivière) est une étendue d'eau stagnante formée par les bras et méandres abandonnés du Mississippi. Ils s'étalent sur tout le sud de l'État, formant un réseau navigable de milliers de kilomètres. Dans les bayous, un courant très lent, non perceptible, va vers la mer à marée basse et vers l'amont à marée haute.



Les alligators règnent sur le bayou dont l'eau saumâtre est à leur goût (l'eau salée les rendrait aveugles) mais on peut aussi les croiser au bord des routes ! Ils sont impressionnants lorsqu'ils sortent la gueule au moindre rayon de soleil, ils restent néanmoins inoffensifs par rapport aux crocodiles.

La chasse à l'alligator a lieu en septembre. Une licence est obligatoire et la limite est fixée à 30 alligators sans limite de taille. Sur « Pecan Island », les « fermiers » élèvent les bébés pour vendre, quelques années plus tard, leur peau et leur chair que l'on retrouve dans les meilleurs restaurants de la région.



Accessible uniquement en barque à moteur, nous voici au milieu du Bayou Pecan où vivent les alligators. Un gabion (cabane aménagée pour la chasse au canard) se devine au bout du « bras » vert.



Le « camp » de Ray Trahan, un Cajun passionné de pêche. Il reconstruit encore plus en hauteur cette maison de bois au bord du bayou qui a été détruite par l'ouragan Rita.

Il pourra ainsi à nouveau venir passer ses week-ends à pêcher poissons, écrevisses et à chasser le canard pendant l'hiver.



Marcus vit dans un bungalow au bord du bayou. Il aide à la reconstruction de la maison sur pilotis de son ami Ray Trahan et entretient également son bateau de pêche. Pratiquement devenu un membre de la famille, il est en quelque sorte l'indispensable

« homme à tout faire »



Marais conçu pour l'élevage d'écrevisses où l'on a fait pousser préalablement du riz ainsi qu'une plante dont elles raffolent. Elles se développent entre 90 et 120 jours. L'année d'après, le pêcheur pourra les ramasser dans les nasses (bouchons rouges au milieu du marais) dans lesquelles elles sont capturées.

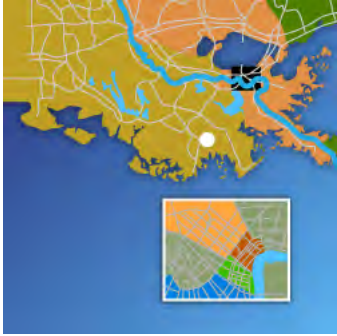


Ce bateau permet le ramassage et le tri des écrevisses dans les marais.



La Louisiane réalise 90% de toute la production d'écrevisses des États-Unis. Les Cajuns connaissent plusieurs recettes pour préparer les écrevisses qui abondent dans les eaux du delta : en bisque, à l'étouffée et la meilleure, au court-bouillon. On vous apporte un plateau d'écrevisses généreusement épicées que vous décortiquez et mangez avec les doigts. Un régal.

Le pays Houma et les Indiens francophones



Le pays Houma et les Indiens francophones

Le pays Houma et les Indiens francophones



Difficile de donner un chiffre exact de cette population puisque la nation des Indiens n'est pas recensée, mais ils seraient environ 15.000 en Louisiane.

Les différentes tribus d'Indiens vivent encore aujourd'hui au bord du golfe du Mexique dans des conditions précaires. Houmas, Biloxi, Chotaw, Chitamacha se partagent l'île Jean-Charles qui tend à disparaître et le village de Pointe-aux-Chênes. Ils vivent de la pêche, de la chasse et de la construction de bateaux. Nous sommes allés à leur rencontre.



Les tribus du bout du monde



Vers Pointe aux Chênes



Chez Audrey

Les tribus du bout du monde

Le père Naquin et Ernest Dardar, deux Indiens nés sur l'île Jean-Charles nous amènent « au bout du monde », nom traditionnellement utilisé pour nommer cette île qui se situe sur les bords du golfe du Mexique près du bayou Pointe-aux-Chênes, au sud de Houma.

Aujourd'hui, une centaine d'Indiens vivent sur cette île. Avant Katrina, ils étaient quatre cents. Pendant la guerre de Sécession, les Indiens Houmas qui refusaient de se battre se sont séparés des autres tribus plus guerrières et se sont installés « au bout du monde », là où les ressources pour la pêche et la chasse étaient abondantes. Aujourd'hui, malgré les pressions du gouvernement, ils refusent de quitter la terre de leurs ancêtres.

L'île Jean-Charles est encore traumatisée par l'ampleur des dégâts causés par Katrina et Rita. Elle tend à disparaître. L'historien Carl Brasseaux estime qu'il s'agit là de « la pire épreuve dans l'histoire de la Louisiane depuis la guerre de Sécession ». Les Indiens subissaient déjà la catastrophe écologique créée par l'érosion. Une érosion due à l'endiguement du Mississippi, qui enclave le Bayou Lafourche, et qui est accentuée par les canaux creusés par les Compagnies de pétrole. Cette eau polluée contribue à détruire le marais. 1500 mètres carrés de terre partent chaque quart d'heure dans les eaux du Golfe. L'eau salée ne cesse de grignoter ce bout de terre. Et naturellement, Katrina et Rita n'ont rien arrangé en progressant plus avant dans les terres. Pourquoi le gouvernement s'intéresserait-il à cette population d'Indiens le plus souvent non scolarisée qui vit sur une terre qui ne rapporte rien ? Aucun travail ne s'est mis en place pour sauver l'île Jean-Charles.

Toutefois, quelques baraques se reconstruisent par-ci par-là et de plus en plus en hauteur. Les habitants sont tous cousins et se marient entre eux avec les problèmes de consanguinité qui en découlent. Beaucoup d'entre eux demeurent désespérément pauvres. Autrefois, le système éducatif en Louisiane étant ségrégationniste (selon le principe Blanc/Noir). Les Indiens n'avaient donc aucune place pour leurs enfants qui parlaient un français de transmission orale. Ce n'est qu'en 1963 que les enfants Houmas sont admis dans les écoles publiques. Aujourd'hui encore, certains ne sont pas scolarisés.

Un peu d'histoire

Les Indiens seraient aujourd'hui 15.000 dans le sud de la Louisiane. Dans le bas du Mississippi, au XVIIe siècle, de nombreuses tribus d'Indiens sont des fermiers sédentarisés autour de Baton Rouge. Par la suite, ils aident les premiers colons français à s'installer, font du commerce avec eux, adoptent leur langue et restent leurs alliés face aux Anglais, ce qui leur vaut de perdre leur territoire d'origine, puis d'être finalement « oubliés » en 1803, au moment où la Louisiane est achetée par les États-Unis à la France.

Bien plus tard, en 1920, la découverte du gaz naturel et du pétrole dans le pays traditionnel des Houmas contribuera plus encore à leur migration vers le Sud.

La seule manière pour les tribus Houmas, Biloxi, Choctaw ou Chitimacha de survivre est de ne pas exister. Pour échapper aux traques, elles vont se soustraire de plus en plus à la société américaine. Elles vont acheter des terres dont personne ne veut, en bordure du golfe du Mexique. On les retrouve le long des bayous Grand Caillou, Petit Caillou, Du Large, Terrebonne, Pointe-aux-Chênes et Lafourche, au sud et sud-est de la ville de Houma. Pour survivre dans les marais, les Indiens vont devenir chasseurs, piégeurs et pêcheurs. À défaut de l'ours et du bison aujourd'hui disparus, ils chassent donc le « cocodrie » (alligator), et le canard. Ils pêchent la « chevrette » (crevette), l'huître, le crabe et l'écrevisse. Par nécessité, ils sont devenus d'excellents constructeurs de pirogues et de bateaux de pêche.

Les derniers Indiens francophones des États-Unis ne sont toujours pas reconnus en tant que nation. Cette société n'a jamais été légitime, elle a toujours eu une identité masquée, fluctuante et cela pour mieux traverser les épreuves. Cependant, les guerres intestines entre tribus demeurent.

En 1955, les Houmas ont envoyé une pétition afin d'obtenir la reconnaissance fédérale, mais elle a été rejetée. Aujourd'hui encore, le chef Albert Naquin de la tribu Houma fait des démarches dans ce sens, mais en vain.



Le père Naquin, cousin du Chef Albert Naquin est un Indien Biloxi Chitamacha Choctaw, il vit sur l'île. Il officie à la paroisse et aide de son mieux les Indiens des différentes tribus.

« Mon père, dit-il dans un français impeccable, et ceux de sa génération, au début du XXe siècle) ont eu un professeur de français ici même. Ils ont appris à écrire et à parler le français tout en apprenant l'anglais parallèlement. La langue restait pure puisqu'ils ne pouvaient pas sortir de l'île, le chemin qui mène sur le continent n'était pas construit. Mais la langue se perd. Dans les années 1940, il nous était interdit de parler français à l'école. Nous le parlions à la maison avec les parents. Aujourd'hui, nous avons notre propre langage. Ici, notre parlé français est différent de celui de Lafayette ». Effectivement, nous avons du mal à comprendre son ami Ernest Dardar qui, lui, parle un français de transmission orale.



Toutes les maisons en bois de l'île Jean-Charles sont construites en hauteur pour limiter les dégâts des inondations futures.



Passerelles rudimentaires qui permettent de passer des habitations aux cabanes de pêcheurs.



Le port. Les Indiens de l'île Jean-Charles vivent essentiellement de la pêche.



Une famille de l'île Jean-Charles dont les membres sont cousins avec Ernest Dardar.



L'île Jean-Charles a été cruellement touchée par Katrina et Rita. La plupart des maisons, pourtant construites en hauteur ont été emportées par les eaux. Il ne reste plus qu'une centaine d'habitants. Certains reconstruisent peu à peu



Les eaux salées du golfe du Mexique mangent peu à peu l'île Jean-Charles. Elle tend à disparaître.

Vers Pointe-aux-Chênes

« En route vers le bayou »

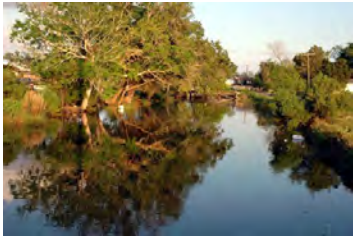
La lumière est magnifique en cette fin d'après-midi. Nous sommes sur la route qui conduit à Pointe-aux-Chênes, un village de pêcheurs situé au sud de Houma.

Première étape, chez Jim et Nancy Hebert qui ne manquent pas d'humour. Jim nous met rapidement à l'aise en revêtant son béret basque qu'il a acheté à Lourdes et en nous montrant la radio d'un calcul rénal qu'on lui a récemment enlevé. Le ton est donné. Il prend sa guitare et entonne illico le chant de l'écrevisse ébouillantée. Nous avons du mal à retenir nos rires tellement l'imitation du cri du crustacé est étonnante.

Voyant notre intérêt pour le chant, il ne lâche plus sa guitare et commence à chanter l'histoire des amoureux « Évangéline » que sa femme reprend en chœur. Jim parle un français impeccable. Il en est fier. « Mais je ne vous retiens pas plus longtemps, nous presse-t-il, vous devez poursuivre la visite. »

Nous voici repartis. Une surface plane s'étend à perte de vue devant nous. Nous avons l'impression de rouler sur l'eau en empruntant la seule route qui coupe en deux le golfe du Mexique. Un paysage qui pourrait être celui de la Camargue (au sud de la France dans la plaine alluvionnaire du Rhône).

Au bout de cette route, un port. Quelques Indiens pêchent à la ligne, d'autres s'occupent à surélever leur maison d'un bloc pour la soustraire aux inondations, sous l'œil bienveillant d'un pélican haut perché.



Paysage de Bayous en allant vers Pointe-aux-Chênes.

Les bayous sont le paradis des plantes et des fleurs aquatiques. Les chênes, les saules, les troènes et les ormes y poussent en abondance.



Mousse espagnole.

Les cyprès et les plantes hydrophiles qui se développent dans les bayous sont recouverts de mousse espagnole, un genre de crin qui pousse sur les branches des cyprès. Les Français lui ont donné ce nom, car ils trouvaient que cette mousse ressemblait à la barbe des Espagnols.

Selon la légende, un jeune Acadien perdit un jour sa fiancée. Elle était morte pendant son absence. Il retourna au chêne où ils s'étaient déclaré leur amour et suspendit une mèche de cheveux de sa fiancée à une branche. La mèche de cheveux, symbole de fidélité et d'amour, s'est transformée miraculeusement en végétal.

La mousse espagnole a fourni de confortables matelas et les rembourrages de sièges de voitures Ford Model T. Aujourd'hui, elle ne sert plus qu'à faire des poupées.



Katrina et surtout Rita ont détruit la plupart des habitations de Pointe-aux-Chênes et de l'île Jean-Charles. Les Indiens les surélevent encore plus cette fois-ci pur tenter de les conserver coûte que coûte.



Jim Hebert, ancien prêtre, vit sur la route de Pointe-aux-Chênes dans une des nombreuses maisons surélevées. Il entonne la chanson de l'écrevisse dans un français parfait.



Ambiance paisible en fin de journée, les pêcheurs sortent leur ligne au bord du golfe du Mexique.



Le pélican sur son bateau perché veille au grain. Il repère les petits poissons avant de foncer sur eux.



Le golfe du Mexique grignote l'île Jean-Charles. Une route a été construite 1953 pour que les Indiens n'aient plus à prendre leur bateau pour rentrer chez eux.

Chez Audrey

« Laissez les bons temps rouler ! »

(Expression cadienne qui signifie prendre son temps pour bien profiter de la vie)

Audrey George, d'origine acadienne, dite « l'ouragan » nous raconte l'histoire du pays Houma tout en décortiquant les écrevisses qu'elle a divinement cuisinées.

« On a pas le temps, ouvrez la bouche, je vais directement vous donner la béquée. C'est la bénédiction de l'écrevisse ! » Mais que sont devenus les « bons temps qui roulent » ?! Nous voici en quelques secondes transformés en oisillons gavés aux écrevisses.

En 1982, cette ancienne enseignante de français, d'anglais et d'espagnol transforme sa maison en Bed & Breakfast « Audrey's lil' Cajun mansion ».

C'est une bonne idée qui lui permet de monter un réseau de familles d'accueil francophones lesquelles reçoivent des groupes de Français depuis le Texas jusqu'au sud de la Louisiane. Nous pouvons les trouver à Houma, Thibodeaux, Vacherie (pays de la Plantation), La Nouvelle-Orléans, Lafayette et au Lac-Saint-Charles. « Aujourd'hui, j'ai quarante-deux Bed & Breakfast sous ma houlette, dit la pétillante Audrey. Les conditions sont simples pour faire partie de mon groupe. Il suffit qu'un membre de chaque famille parle le français cajun et que l'accueil l'emporte sur le profit. »

Le sens de l'hospitalité est inné chez Audrey, elle va jusqu'à accueillir les touristes à l'aéroport avec sa pancarte « Bienvenus chez Audrey » et avec le drapeau cajun. Le ton est donné, ils seront pris en charge et n'auront pas intérêt à contrarier le « capitaine Audrey » qui se pliera en quatre pour qu'ils passent un séjour inoubliable.

Avant Katrina, elle recevait jusqu'à cent autobus par an remplis de touristes. Cette année, elle n'en a reçu qu'une dizaine. « Mais la Louisiane se remet petit à petit de ses blessures. Aujourd'hui, j'ai cinq « cous rouges » (Américains). En attendant les Français, je vais bien m'occuper d'eux ! »

Elle conclut toute fière : « Récemment, j'ai reçu les Palmes académiques de France, récompensant mon travail d'organisation d'échanges culturels entre la France et la Louisiane depuis vingt-cinq ans. Je suis également Membre Exécutif de l'Association CODOFIL (Conseil Pour Le Développement Du Français En Louisiane), dont le but est de promouvoir la culture et la langue française en Louisiane »



Audrey est fière du drapeau acadien qui représente ses origines :

- L'étoile est le symbole de la religion catholique des Cajuns,
- Les trois fleurs de Lys symbolisent l'héritage français qui commence au Poitou, continue en Nouvelle Écosse et se termine en Louisiane
- La tour évoque les trente-huit années de la domination de la Louisiane par les Espagnols (1768-1800) avant que la France ne reprenne la Louisiane et ne la revende aux États-Unis.



Dans sa cuisine, Audrey nous prépare un plateau d'écrevisses maison.



Enseigne du Bed & Breakfast tenu par Audrey et son mari Bob. Ils accueillent les touristes dans une agréable maison coloniale moderne.

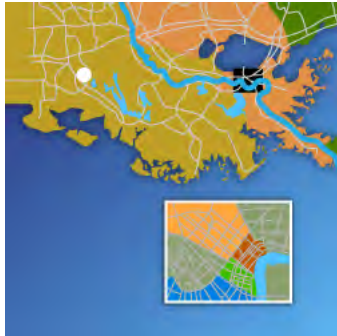
Audrey et son ami Ernest Dardar, un Indien Houma en train de décortiquer les écrevisses avant de nous donner la béquée.



Quartier d'Audrey à Houma.



Saint Martinville, berceau de la culture cadienne



Saint Martinville, berceau de la culture cadienne

Saint Martinville, berceau de la culture cadienne



« Arrête-toi ami, lis mon nom et souviens-toi. »

Saint Martinville pourrait se résumer à cette phrase. Elle est la « ville-mémoire » des Acadiens. Ici, tout respire l'histoire. Celle d'un peuple martyrisé et déporté par les Anglais en 1755, celle d'Évangéline immortalisée dans le poème de Longfellow, celle des aristocrates français venus se réfugier pendant la révolution en 1791. Ce village tout en verdure, protégé par ses chênes tricentenaires, renferme des trésors. Venez vous plonger dans la mémoire acadienne, vous comprendrez pourquoi ce peuple est si fier de son héritage.



**“Nous sommes les Cadiens
de Louisiane“**



**“Soyez fiers de vos ancêtres
!“**



En flânant dans le bourg

“Nous sommes les Cadiens de Louisiane“

« Je suis tellement fière de représenter le mémorial des Acadiens ! », Brenda Trahan n'économise pas son énergie pour faire connaître l'histoire de son peuple partout en Europe et aux États-Unis. Depuis 1997, elle est responsable du mémorial des Acadiens situé sur la place de Saint Martinville. Ce musée explique le génocide de cette nation commis par les Anglais en 1755, le fameux « Grand dérangement », selon la terminologie de l'époque. Maisons, boutiques, églises ont été brûlées, des familles entières séparées et déportées le long de la Côte Atlantique. »

« À 10 ans, poursuit-elle, j'ai demandé à mes parents pourquoi on nous appelait Acadiens et non pas Américains. Leur réponse ne m'a pas satisfaite. Les Acadiens n'aimaient pas regarder en arrière, seul le futur comptait à leurs yeux. Le reste faisait trop mal. Plus tard, j'ai voulu comprendre, je suis allée sur la terre de mes ancêtres en Nouvelle-Écosse. Aujourd'hui, grâce à ce mémorial, toutes les générations confondues peuvent comprendre ce qui s'est passé réellement. » Brenda nous rappelle que sans le poème « Évangéline » écrit en 1847 par le poète américain Henry Longfellow, l'histoire de la déportation des Acadiens n'aurait pas la place qu'elle tient aujourd'hui dans les esprits. Les Anglais la tenaient secrètement enfouie... Lorsqu'un prêtre eut raconté l'histoire au poète, ce dernier voulut l'écrire. Il imagina (ou est-ce la réalité ?) un couple d'amoureux sur le point de se marier à l'église de Grand-Pré. Évangéline et Gabriel, seront séparés lors du « Grand Dérangement ». Évangéline passera toute sa vie à chercher l'être aimé. Elle traversera la Louisiane et s'arrêtera à St Martinville. Là, elle retrouvera son amoureux sous un chêne centenaire. Entre temps, il s'est remarié. Elle en meurt de chagrin... Ce poème a été traduit en 30 langues et il est aujourd'hui l'emblème des Acadiens. Il est aussi le sujet d'un film muet de 1929 tourné sur le lieu même et qui connut un grand succès. Aujourd'hui, les amoureux viennent à Saint Martinville pour s'embrasser sous le fameux chêne. C'est devenu l'endroit le plus romantique de la région.



Brenda Trahan, responsable du Mémorial acadien de St Martinville.
« Je suis tellement fière de transmettre l'histoire de mes ancêtres ! »



La croix de déportation surplombe les plaques en mosaïques qui portent le nom des familles déportées.

Le Monument Acadien est le premier, parmi plusieurs sites à travers le monde, à ériger une réplique de la Croix de la Déportation. L'original se trouve près du Lieu historique national du Canada de Grand-Pré en Nouvelle-Écosse. Il commémore le site d'embarquement de plus de 2.000 paysans et artisans acadiens et leurs familles en 1755.

Le 15 juin 2003, le Monument Acadien a dédié la réplique de la Croix à la Saint Martinville avec des invités distingués de la Louisiane, des États-Unis, du Canada et de la France. L'Évêque Michael Jarred du Diocèse de Lafayette a offert la bénédiction avec le Père Austin Léger de l'Église St-Martin de Tours. Le Gouverneur de la Louisiane Kathleen Babineaux Blanco a alors adressé la parole à plus de 600 invités.



«Un peuple sans passé est un peuple sans futur.»

La Flamme éternelle symbolise la capacité d'une culture menacée à se renouveler malgré des rudes épreuves. La flamme surgit au centre d'une dalle ovale en granit dans le jardin du Monument. Les sites importants de la diaspora acadienne, sur les deux côtes de l'Atlantique, sont gravés sur la surface de la pierre. La flamme a été parrainée par les Jaycees de Louisiane.



Le chêne d'Évangéline marque l'endroit où, d'après le poème de Longfellow, deux amoureux acadiens se sont réunis.



LES CHIENS DU SUD
Ces chiens ont été amenés dans
le Sud par les soldats des
régiments de leur pays
entre 1875 et 1915. Ce chien
est un mélange de races
locales et de races
européennes.

« Soyez fiers de vos ancêtres ! »

En cette nuit d'été de 1755, Élisabeth Thibodeaux-Brasseaux, mère de 7 enfants a connu l'horreur comme 6.000 autres acadiens de la Nouvelle-Écosse. Sans crier gare, les Anglais ont tout brûlé. Ils ne supportaient pas que ce peuple refuse de se battre durant la guerre de Sept Ans. Séparant, le plus souvent, les hommes des femmes et des enfants, ils embarquèrent tout le monde sur des navires qui s'éparpillèrent le long de la Côte Atlantique. Les déportés échouèrent morts ou vifs dans les colonies de Nouvelle-Angleterre. « J'ai demandé à mes enfants de prendre tout ce qu'ils pouvaient porter, mais c'était peine perdue, nous étions trop nombreux sur les bateaux, raconte Élisabeth. Les cris, les pleurs emplissaient cette nuit d'épouvante. Nous avons bravé les orages, le froid, la maladie, la faim. Mon mari est mort dans mes bras.»

Ce récit ressemble, hélas, à beaucoup d'autres. Les familles ont passé leur vie à se chercher.

3.000 Acadiens dont 1.400 enfants orphelins débarquèrent en Louisiane où ils furent accueillis à bras ouverts par les Espagnols. Là, en 1967, ils ont pu reconstruire une nouvelle Acadie à la sueur de leur front. « Les Acadiens ont été dispersés par le vent, dit l'écrivain Carl Brasseaux, et ils se sont rassemblés ici. »

A l'intérieur du Mémorial des Acadiens, nous pouvons comprendre et entendre grâce à un son et lumière la douleur des Acadiens déportés. En 1995, le peintre Robert Dafford a fait une fresque qui représente l'arrivée en Louisiane de 40 personnes entre 1764 et 1788. Par souci de réalisme, il a choisi comme modèle, les descendants de ces premiers arrivants. En face, le « Wall of Names » répertorie les 3.000 premiers Acadiens. On peut y lire beaucoup de noms typiquement français. Au fond de la salle, une porte nous conduit dans un petit jardin intérieur qui surplombe le bayou Têche. Là, autour des plaques de mosaïques représentant les principales familles, se trouve la flamme éternelle qui brûle en mémoire des Acadiens. La phrase « Un peuple sans passé est un peuple sans futur » est gravée dans le marbre.

Aujourd'hui, des milliers de personnes venus de tout horizon visitent ce mémorial. En 2008 aura lieu l'« Acadian Memorial Festival ».

La mémoire est sauve.



« Arrête-toi ami, lis mon nom et souviens-toi... »

Le Mur des noms répertorie les 3.000 premiers réfugiés acadiens. Leurs noms sont gravés sur douze plaques en bronze et encadrés en granit.

« Le Mur des noms est un témoignage de leur existence – ne les oublions pas. »

Les visiteurs d'ascendance acadienne sont encouragés à employer le mur comme point de départ pour les recherches généalogiques. Les dirigeantes du Mémorial souhaitent que ces ressources réunissent beaucoup de familles acadiennes.



« L'Arrivée des Acadiens en Louisiane » par Robert DAFFORD.

Les modèles représentent de réels réfugiés acadiens arrivés entre 1764 et 1788, installés dans différentes parties de l'État et inscrits dans les documents ecclésiastiques et juridiques. Le spectacle son et lumière permet de donner une voix aux personnages.

Cette peinture murale réalisée en 1995 est jumelée avec une autre du même peintre. Elle se trouve à Nantes et dépeint l'embarquement des Acadiens au port de Nantes en 1785.



Grâce à un son et lumière sur la fresque représentant l'arrivée des Acadiens, on peut découvrir l'histoire tragique des familles. Ici, Élisabeth Thibodeaux-Brasseaux raconte sa déportation avec ses 7 enfants et la mort tragique de son époux.



Joseph Broussard appelé Beausoleil, père de 11 enfants nous raconte son histoire jusqu'à son arrivée en Louisiane



En flânant dans le bourg

En arrivant à Saint Martinville qui se situe à quelques kilomètres de Lafayette, on est frappé par l'atmosphère villageoise. Les pavillons entretenus côtoient des chênes tricentenaires ainsi que certains bâtiments auxquels les Acadiens sont très attachés (le Centre d'héritage culturel de la Ville de St-Martin, Le Musée du Monument Acadien, Le Théâtre de l'Opéra Duchamp, Le Site historique d'état Longfellow -Évangéline).

Cette charmante petite ville de 7.000 habitants fondée en 1765 est édiflée sur une levée naturelle du bayou Têche. De nombreux visiteurs se promènent dans le Parc du Chêne d'Évangéline, un endroit frais en raison de l'ombre procurée par les arbres qui ont vu s'écouler trois siècles.

Ici, 80 % de la population parle encore français. En 1791, Saint Martinville a accueilli les aristocrates français fuyant la Révolution, ce qui lui a valu le surnom pendant quelques années de « Petit Paris ». C'est dire si la France fait partie de l'histoire de cette ville.

www.acadianmemorial.org/french/area.html



Un créole installé sur sa terrasse, observe les passants.



Au numéro 707 de la rue principale, vous pourrez déguster de délicieuses glaces.



Le syndicat d'initiative de Saint Martinville.



Saint-Martin deTours est la paroisse ecclésiastique la plus ancienne dans le sud-ouest de la Louisiane. L'église est connue comme la Mère église des Acadiens parce qu'elle a été fondée dès 1765. La bâtisse d'aujourd'hui a servi de centre des activités religieuses pour cette communauté largement catholique depuis plus que 150 ans.

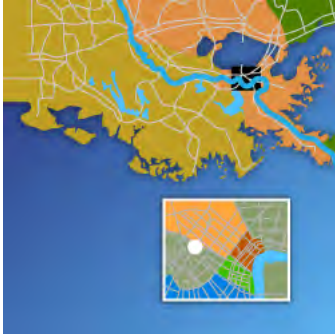


Le Palais de Justice à l'architecture néoclassique : un trait typiquement anglo-saxon.



Le bayou Têche permet aux chênes tricentenaires de s'épanouir.

Jazz à tous les étages



Jazz à tous les étages

Jazz à tous les étages



Vous aimez le jazz ? La Nouvelle-Orléans est faite pour vous.

« La musique, c'est la vie. » Les musiciens de La Nouvelle-Orléans pourraient contresigner des deux mains la formule de Nietzsche : « Sans la musique, la vie serait une erreur ». Cette ville respire des notes. Ici, tout est dédié à la fête. Où que vous alliez, vos oreilles sont tenues en éveil. En dehors du « bruit » qui sort des échoppes à touristes, on entend encore de jolies choses. Ici, on joue du Sidney Bechet, là-bas on tente d'imiter Louis Armstrong dans l'orchestre de King Oliver. Un peu plus loin, une formation ellingtonienne embouteille la largeur d'une rue. Posez-vous là, au coin de Bourbon Street et de Royal Street. Laissez-vous bercer par ce tourbillon jazzy, avec en main un « Nuclear Kamikaze » ou un « Sex on the Bayou », deux cocktails prometteurs. Ce soir, il en est ainsi. Demain, vous choisirez le « Snug Harbor » ou le « Preservation Hall », deux clubs mythiques de grande qualité, pour assister à un concert de jazz dit moderne ou de pur jazz de La Nouvelle-Orléans.

La vie reprend son cours après Katrina. C'est ainsi que l'on assiste, avec bonheur, à la reprise du « New Orleans Jazz and Heritage Festival » qui a lieu fin avril. Plus de 4000 musiciens se produisent dans les rues et dans les clubs. La musique va en crescendo.

Pour la petite histoire

Les sources d'inspiration du jazz, musique spécifiquement américaine, sont nombreuses et variées. Le jazz puise son inspiration dans les cultures de l'Afrique, de l'Europe et de l'Amérique ; dans les chants des esclaves comme dans les musiques jouées lors des bals, des fêtes ou des funérailles. Il a évolué lentement, presque imperceptiblement bénéficiant de l'exceptionnel creuset culturel qui caractérisait La Nouvelle-Orléans au XIXe siècle.

De nombreux musiciens comme Buddy Bolden, King Oliver, Jelly Roll Morton, Sidney Bechet, Kid Ory ou encore Louis Armstrong ont débuté dans les maisons closes, celles-ci les payaient, contrairement à l'église ! (Voir le film de Louis Malle « La Petite »).

Dans les années 1930, sur tout le territoire des États-Unis, le public est conquis par Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Count Basie, Fats Waller ou Benny Goodman. Ils contribuent à la consécration d'un jazz, jazz pluriel devrait-on dire, qui

n aux formes les plus radicales comme le be-bop. Les pionniers reprennent du service et La Nouvelle-Orléans ne cessera plus de vivre au rythme du jazz.

Aujourd'hui les lendemains chantent à nouveau

Terence Blanchard, trompettiste né à La Nouvelle-Orléans et directeur artistique musical dit: « Revenons dans le berceau du jazz. Aidons les jeunes, après le choc de Katrina, à continuer à apprendre la musique qui est le coeur et l'âme de la ville. Je suis très optimiste concernant le futur du jazz. Venir ici, c'est vital pour notre musique. »

En avril 2007 "The Thelonious Monk Institute" a déménagé de Los Angeles pour s'installer définitivement à La Nouvelle-Orléans, afin de proposer une formation sur deux ans et un programme où interviendront des professeurs prestigieux tels Herbie Hancock ou Wayne Shorter, entre autres.

Cette initiative renforcera sans aucun doute la foi de tous les Néo-Orléanais en l'avenir de leur ville.



Le terreau du jazz



Preservation hall, La Mecque du jazz

Le terreau du jazz

Le jazz, plante magnifique, est vivace et de constitution robuste. Malgré son acclimatation facile à l'ombre ou à la lumière, elle avait besoin d'un terreau fertile pour pousser, fleurir et se ramifier en toute liberté. Cette terre nourricière d'exception ne pouvait être que La Nouvelle-Orléans, son jardin d'Éden.

« Sans moi le jazz eût été français. »

(Bonaparte, qui vendit la Louisiane aux Américains en 1803, pour une bouchée de pain.)

Musique à la mesure de l'Amérique, immense et cosmopolite, le jazz se nourrit à la fois de rétentions de l'Afrique ancestrale amenées par les esclaves et de ce que les immigrants européens ont apporté dans leurs bagages.

En cette fin du XIXe siècle, la belle New Orleans (« la Cité du Croissant ») possède une riche tradition musicale mélangeant les éléments africains, français, espagnols, mais aussi allemands, irlandais, etc. Elle est fière de son opéra et de ses trois troupes lyriques. L'atmosphère colorée y est cependant plus proche de celle des Antilles (vaudou, chansons créoles) que du reste des États-Unis.

Dans cette cité, on peut distinguer trois cultures : celles des Noirs, des Créoles de couleur (Métis) et des Blancs. La vie n'est pas ici plus drôle ni plus facile qu'ailleurs, mais les occasions de s'amuser y sont nombreuses et la musique de parade qui résonne dans la rue à la moindre occasion est gratuite. Les gamins, les voisins, les badauds s'attroupent en dansant autour des fanfares, formant la fameuse second line. La plupart des musiciens sont amateurs et se partagent entre leur travail, les fanfares diurnes et le noctambulisme des orchestres de danse. Nombreuses sont les sociétés et organisations diverses qui sponsorisent des orchestres pour toutes sortes d'occasions : danse, pique-niques, ouvertures de magasins, anniversaires, parades (le fameux carnaval), etc. Dans l'imagerie New Orleans, les funérailles (d'esprit africain) sont la plus fameuse manifestation : en route vers le cimetière, la fanfare joue des marches lentes, des hymnes funèbres ou des spirituals. Au retour, elle entonne des airs de ragtime, des marches joyeuses progressivement jazzifiées. Les occasions musicales faisant croître le nombre de musiciens, l'émulation constante crée un climat stimulant idéal pour l'éclosion d'une musique exceptionnelle portée par des interprètes d'exception.

Dans la sociologie du jazz, 1894 est certainement l'une des premières dates à retenir : celle où des lois ségrégationnistes obligent les Créoles de couleur à quitter le centre de la ville et à se mélanger contre leur gré aux Noirs, ce qui favorise bientôt la naissance du jazz. Avant la fin du siècle, le légendaire cornettiste noir Buddy Bolden (jamais enregistré) va, si l'on en croit la légende et quelques témoignages, réaliser une hybridation décisive : celle du blues, du ragtime et des marches de fanfare. Le jazz, pour ainsi dire, est né.

Cette musique louisianaise est aussi connue sous le nom de Dixieland, ce terme se référant surtout aux orchestres blancs et prenant parfois un caractère péjoratif.

L'instrumentation usuelle des orchestres de danse : dans la section mélodique, les principaux instruments à vent sont le cornet (ou la trompette), le trombone et la clarinette (et parfois le saxophone). La section rythmique : essentiellement batterie, piano, contrebasse (ou tuba), guitare (ou banjo). La batterie (drums) est le seul instrument inventé par les jazzmen. Parfois l'un de ces instruments est absent. La composition de la section rythmique est plus fluctuante que celle de la section mélodique.

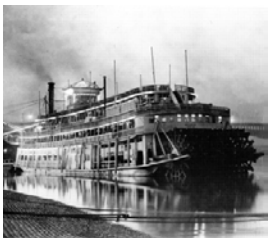
L'improvisation collective, sorte de contrepoint spontané effectué par les instruments à vent est la grande caractéristique du style New Orleans.

Ce style des origines va s'étioler à partir du milieu des années 1920, mais vers la fin des années 1930, un nouvel engouement pour le jazz ancien va amener le New Orleans revival ou Dixieland revival

Philippe Baudoin



Le port de la Nouvelle-Orléans (1883). Une trentaine de steamboats sont amarrés aux quais sur plusieurs kilomètres, formant une forêt de cheminées noires de suie.



Riverboats, steamboats, showboats (bateaux de rivière, bateaux à vapeur, bateaux

ntchartrain ou faisaient la navette entre La Nouvelle-Orléans et St. Louis sur le Mississippi, dans lesquels se produisaient des orchestres de jazz à leurs débuts. Autre variété de riverboats, les showboats étaient de véritables salles de spectacles flottantes, parfois très luxueuses. Au même titre que les parades de rue et les enterrements, les légendaires riverboats sur fond de Mississippi font partie de l'imagerie du jazz New Orleans. Mieux, ils ont participé à la propagation du jazz vers les centres urbains du Middle West et du Nord des États-Unis.



Mardi gras sur Canal Street (1910). L'une des plus fameuses réjouissances de la ville, avec ses chars et ses orchestres de parade importants pour l'éclosion du jazz. Celui du premier plan est le Reliance Marching Band de Papa Jack Laine. Le premier mardi gras (Fat Tuesday) de La Nouvelle-Orléans eut lieu en 1857.



Marable's Capitol Revue (vers 1920). Les riverboats transportaient des marchandises et effectuaient des excursions ou des navettes sur le Mississippi jusqu'à Natchez, Memphis, et surtout St. Louis, la cité du ragtime. Ces bateaux colorés ont contribué à propager le jazz vers le Midwest et le Nord des États-Unis. Le pianiste Fate Marable dirigeait les meilleurs orchestres flottants, engageant souvent la fine fleur des musiciens né-orléanais, comme ici, sur le S.S. Capitol, le jeune Louis Armstrong (cornet), entouré entre autres de Johnny St. Cyr (banjo) et Baby Dodds (batterie). Une pancarte, derrière Marable, prie le public de ne pas rester debout devant l'orchestre.



Quatre grands génies du jazz New Orleans

Le cornettiste Joe « King » Oliver (1885-1938)

Le pianiste Ferdinand « Jelly Roll » Morton (1890-1941)

Le clarinetiste et saxophoniste soprano Sidney Bechet (1897-1959)

Le trompettiste et chanteur Louis Armstrong (1901-1971)



John Robichaud Orchestra (1896). Ce document est historique car il nous montre la première photo connue d'une batterie, toute rudimentaire qu'elle soit. Ici, le batteur bien oublié est Dee Dee Chandler. Seul instrument inventé par les jazzmen, la batterie (drums) résulte du regroupement en « kit » pour un seul batteur des éléments de percussion tenus par deux musiciens dans les fanfares. L'un jouait de la grosse caisse (bass drum) surmontée d'une cymbale et l'autre de la caisse (drum).



La mauvaise graine : Storyville. Au début de 1898, la création d'un quartier réservé au plaisir (Storyville ou le District), avec ses maisons closes somptueuses et rococos est souvent donnée comme une date importante pour les débuts du jazz. Bien sûr, plusieurs musiciens y ont joué, essentiellement des pianistes (les professeurs Tony Jackson, Jelly Roll Morton). Mais, contrairement à la légende, le jazz, s'il a pénétré ce quartier, n'y est pas né. Storyville fut fermé en 1917. La photo ci-dessous montre une enfilade des plus somptueuses maisons de passes, le long de Basin Street, idéalement situées en face du terminus du Southern Railway au premier plan.

Preservation hall, La Mecque du jazz

L'enseigne vieillotte du « Preservation Hall » est plus que discrète mais la foule qui s'agglutine devant la grille signifie bien que nous sommes devant la Mecque du jazz de La Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui, ce sont des groupes d'étudiants qui font la queue. Ils semblent très excités à l'idée d'assister à un concert unique. Passée la grille, un patio typiquement créole sert de loges aux musiciens qui attendent l'heure. Tubas et saxos ténors s'entrechoquent, mêlent leurs gammes. Le spectacle commence déjà ici.

Après Katrina, sur www.rescueParty.org, on pouvait avoir la liste au jour le jour des musiciens rescapés de la catastrophe. Jacques Gauthé en faisait partie.

Ce clarinettiste toulousain vit à La Nouvelle-Orléans depuis 35 ans. Il a tout perdu. « C'est indescriptible, dit-il, je ne souhaite à personne de vivre une telle tragédie. » Il joue dans le « Preservation Hall Jazz Band » depuis de nombreuses années. « Je joue essentiellement du pur jazz de La Nouvelle-Orléans. Il y a des Noirs qui jouent comme des Blancs, je fais plutôt partie des Blancs qui jouent comme des Noirs! » Son talent ne jure aucunement avec celui des autres musiciens noirs. Ensemble, ils enchaînent des morceaux classiques comme « When the Saints Go marching in » ou « Lill Liza Jane » devant une salle comble de jeunes étudiants qui les acclament.

Ils feront 3 sets d'une heure. Chacun gagnera 100 dollars par set, une somme très honorable pour un petit club dont l'entrée est à 8 dollars.

Ben Jaffé, le directeur du lieu nous explique qu'il n'est pas là pour faire de l'argent mais pour permettre à la musique traditionnelle de vivre. « Après Katrina, nous avons, ma femme et moi, dit-il, fait un appel aux dons pour sauver les musiciens. Ainsi, nous avons vu revenir petit à petit certains d'entre eux et nous avons pu rouvrir. » Ici, le musicien est roi.

www.preservationhall.com

www.rescueParty.org



Aujourd'hui, plusieurs groupes d'étudiants font la queue devant le « Preservation Hall ». La nouvelle génération côtoie la tradition.



Jacques Gauthé est toulousain. Il vit à La Nouvelle-Orléans et joue le jazz de La Nouvelle-Orléans, depuis 35 ans. Il s'est imposé en tant que clarinettiste. Aujourd'hui, il est une personnalité du « Preservation Hall ».
Note : Jacques Gauthé est décédé le 10 juin 2007, quelques semaines après notre rencontre.



Jacques Gauthé (à droite) en plein choris de clarinette.



À l'époque et encore aujourd'hui, en donnant quelques dollars, le public demandait à l'orchestre, moyennant finances, de jouer un standard, un air original ou le fameux « When the Saints Go Marching In » appelé « The Saints ». Cette chanson accompagnait traditionnellement les marches funéraires. Aujourd'hui, elle est dans la tête de tout le monde. Elle s'apparente presque à du folklore. Les musiciens redoutent même de la jouer plusieurs fois par soir ! Ils en ont donc augmenté le prix.

on techno a été faite, elle s'appelle « Saints Go Marching ». Mais à quel prix ?



Le tuba ou le musicien, lequel en impose le plus ?



Elliott Callier, alias Stackman

Histoire de communier un peu

Il est 15h, nous sommes devant le « Preservation hall ». Un homme noir, en gilet et cravate grise scintillante sort prendre l'air. Il semble disponible, nous allons lui parler. Il nous répond avec simplicité. Qui aurait cru que nous avons affaire à l'un des musiciens du groupe de Lyle Henderson, le fameux « Prince of Gospel », qui est programmé dans les plus grands clubs de jazz ? C'est ça La Nouvelle-Orléans ou plus exactement l'âme du « Preservation Hall » : la modestie, la qualité, l'humain avant tout le reste.

Tous les dimanches après-midi, on trouve là de grands groupes de gospel... parmi bien d'autres, dans la tradition toujours. Un œcuménisme de bon aloi pour une musique au croisement des chants religieux, de la marche militaire, du blues et de la musique dansante du vieux monde : « C'est un genre musical précieux dans la culture traditionnelle ».

À peine le groupe commence-t-il à jouer que les spectateurs se lèvent, frappent dans les mains et chantent avec lui. Le « Preservation Hall » recrée l'ambiance joyeuse qui règne dans les églises de La Nouvelle-Orléans, le dimanche matin.



Les musiciens sont tous croyants : nous nous contentons de croire plus que jamais à cette ferveur communicative qui nous habitera longtemps.



Guitare et basse électriques. Une entorse à la coutume acoustique du lieu? Rien n'est trop puissant pour chanter les louanges du Seigneur.





Les raisins verts du Snug Harbour

La Nouvelle-Orléans, ville de toutes les musiques, accueille une centaine de groupes chaque semaine. Tous les styles sont représentés avec une prédilection pour le jazz, les jazz devrait-on dire tant l'arbre africain a donné de jeunes pousses ou des surgeons au fil des générations. Le Snug Harbour est le club incontournable pour écouter cette musique dans ce qu'elle peut avoir de plus moderne, de Donald Harrison à Jesse Mc Bride. En France, terre d'élection du jazz, car s'y trouvent depuis toujours des amateurs passionnés, une polémique éclata dans les années 50 entre tenants de l'ancien style New Orleans (les figues moisis) et les modernes du be-bop (les raisins aigres). A La Nouvelle Orléans rien de tout cela : l'offre est vaste et les amateurs trouvent leur compte dans les lieux appropriés à leurs goûts. Mais surtout les modernes d'aujourd'hui seront les classiques de demain : les grands crus on tous été un jour de jeunes cépages.

Ce soir, le concert débute à 20 h. Au programme, Davell Crawford, un jeune pianiste qui nous a été vivement conseillé. En attendant, nous nous installons au bar en compagnie d'un autre pianiste, celui-ci plus traditionnel, David Boeddinghaus. Il a fait ses classes au conservatoire d'Indiana, et a ensuite joué avec Leon Redbone, le chanteur Banu Gibson et le clarinettiste Pete Fountain.

Cela sonne comme un leitmotiv : David a tout perdu pendant Katrina. Sa maison, ses instruments, quelques-uns de ses amis. La chance lui a pourtant souri. Jérôme Savary l'a pris comme chef d'orchestre et pianiste dans son nouveau spectacle qui raconte l'histoire du jazz « Looking for Josephine ». David a pu ainsi investir dans la reconstruction d'une maison et d'une vie, tout simplement. Dans ce spectacle, il reprend les standards de Duke Ellington et Louis Armstrong entre autres.

Selon lui, l'âme du pur jazz de La Nouvelle-Orléans se perd. La ville se corrompt dans un brouhaha qui ne ressemble plus à de la « vraie » musique. « Nous devons enseigner la tradition, dit-il, La Nouvelle-Orléans doit conserver ses valeurs intactes. »

Il est l'heure, le concert va commencer. Nous ne sommes pas déçus. Davell Crawford nous subjugue. Il peut tout jouer dans tous les styles classiques et contemporains. Jason Petterson, le directeur du « Snug Harbor » programme des musiciens qui s'appuient sur la tradition pour aller vers d'autres genres de musique. L'ouverture et la modernité sont la marque de fabrique de ce club qui ne désemplit pas. Il est minuit, un autre groupe s'installe sur scène.

www.snugjazz.com/



Jason Petterson, le directeur du « Snug Harbor » et Bruce Barnes, jeune musicien et chanteur. Ce dernier aborde aussi bien la musique traditionnelle (cajun, créole, gospel) que la musique moderne (modern jazz, funk). « La musique est faite de mélanges. Je ne sectorise pas les styles. La musique est un médicament pour tous ceux qui n'en font pas. Je dois crier mes idées et celles des autres. Katrina a tué mon guitariste. La vie continue, je chante l'espoir. »



David Boeddinghaus, pianiste de jazz classique.



Frenchmen Street. Les bars, les clubs de jazz, les restaurants restent ouverts jusqu'à tard dans cette rue dédiée au Jazz. Les jeunes sortent prendre l'air, il fait chaud ce soir.

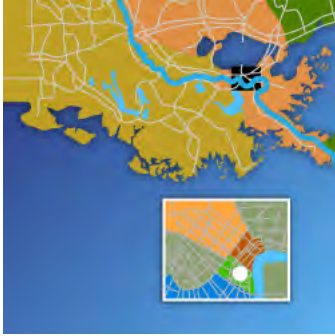


Scène du « Snug Harbor ». Davell Crawford est au piano.



Un percussionniste s'installe sur scène au milieu du concert. Il joue un morceau traditionnel africain. Les racines du jazz s'expriment au « Snug Harbor ».

Central Business District



Central Business District

Central Business District

En venant de Houma, après avoir traversé le pont qui surplombe le Mississippi, sur la highway 90, nous nous retrouvons au milieu d'un entrelacement d'autoroutes aériennes qui nous mèneront aux portes de La Nouvelle-Orléans. Surtout ne pas s'arrêter même si le spectacle s'y prête. Les gratte-ciels surgissent de la route, d'énormes pancartes publicitaires couvrent des pans entiers d'immeubles.

Cela ne fait aucun doute, nous sommes aux États-Unis.

Nous entrons plus précisément dans le « Central Business District » (centre d'affaires de la ville), le siège des compagnies pétrolières, sucrières et cotonnières ainsi que celui de nombreux organismes publics. Le « World Trade Center » un gratte-ciel de 1960 en forme de croix grecque domine le port, et Warehouse District.

Une gigantesque soucoupe volante se distingue au Nord : c'est le Louisiana Superdome, le plus grand stade en acier du monde. Il a été réquisitionné par les autorités pour servir d'abri après le passage de Katrina. Il peut accueillir jusqu'à 90 000 personnes pour des spectacles temporaires mais cette fois 30 000 personnes s'y sont réfugiées plusieurs jours dans des conditions plus que précaires. Considéré comme l'édifice le plus solide de la métropole, il est souvent utilisé de cette façon en cas de catastrophe naturelle.

Mais le cyclone Katrina a été assez puissant pour éventrer le toit du bâtiment et inonder les malheureux réfugiés.

Difficile de croire alors que cet environnement moderniste puisse correspondre aux images de la ville faite pour le piéton que nous avons en tête, celle des rues aux balcons fleuris, des calèches et des maisons créoles.

Mais il y a des choses à y découvrir au-delà des tramways et des palmiers qui scandent les larges avenues. Par exemple, le splendide Aquarium of the Americas, consacré à la faune et à la flore marines du Mississippi, du golfe du Mexique mais aussi des Caraïbes.

Parfois au milieu d'une rue, on aperçoit encore quelques traces sur les murs rappelant que cette partie est de la ville a aussi été inondée. Les travaux de voiries se poursuivent, il est urgent de remettre le paysage urbain en état d'autant plus que les hommes d'affaires viennent précisément ici pour signer des contrats décisifs pour la ville.



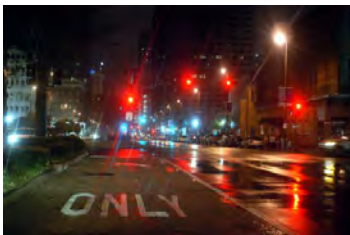
Depuis un building de Poydras Street. Vue d'ici, la ville est assurément américaine, même si la configuration naturelle de La Nouvelle-Orléans, située entre fleuve et océan, n'a pas autorisé à construire trop en hauteur.



Le « Superdome » accueille à nouveau les matches de football américain, ainsi que le Sugar Bowl, une manifestation créée en 1935 qui est devenue l'évènement national du jour de l'an.



Certaines tours du centre-ville portent encore les marques de l'ouragan. Même si cette partie de la ville n'a pas été inondée, de nombreuses vitres ont volé en éclat sous la puissance des gravats et débris projetés par les vents violents.



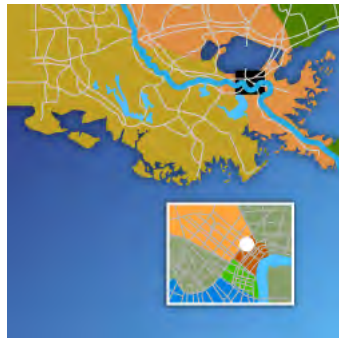


Bienvenue à La Nouvelle-Orléans.





Treme



Treme

Treme

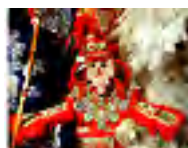


À deux pas du French Quarter, on entre dans un autre monde : le quartier Treme avec sa population essentiellement noire qui se relève tant bien que mal du désastre. Avant Katrina, La Nouvelle-Orléans comptait 500.000 personnes composées aux deux tiers d'Afro-américains. Ils ont payé le plus lourd tribut à la catastrophe : 70 % sur les 1500 victimes dénombrées. Parmi les 200.000 habitants qui ne sont pas revenus, la grande majorité est également afro-américaine.

Treme et ses alentours ont été modérément inondés, mais le quartier reste aujourd'hui meurtri et assoupi. Toutefois, certaines habitations typiquement créoles avec leur patio restent intactes. Le ministère français de la Culture a dépêché l'architecte des monuments historiques Pierre-Antoine Gatier pour aider à reconstruire ce patrimoine blessé. Il souhaite restaurer l'église Saint-Augustine, le parc Louis Armstrong (le jazz est né précisément ici), ainsi qu'un cottage créole situé dans l'enceinte de l'African American Museum. Cet espace culturel renferme aussi « La Villa Meilleure » et son ancien quartier des esclaves également en restauration.



Haut les cuivres!



**Le Backstreet Cultural
Museum**



Au fil des rues

Haut les cuivres!

Les écoles 100% noires comme la Mc Donough Senior High School sur Esplanade Avenue ne devraient plus exister de nos jours. « Depuis la décision de 1954, les gens ont le choix », déclare Walter Goodwin, le principal du lycée. « Or, nombreux sont ceux qui choisissent ce qu'ils connaissent. Cela signifie souvent rester entre Noirs », ajoute-t-il. « Le niveau de notre établissement n'est pas comparable à celui d'un lycée blanc. Pis, selon les dernières statistiques, le fossé entre écoles blanches et noires s'est creusé en Louisiane ces dernières années ».

En poussant la grille de l'école Mc Donough, nous entendons un son de cuivres et de tambours. C'est la fanfare qui répète. Nous ouvrons la porte et là, c'est le choc. Les décibels nous clouent sur place. Jamais nous n'avons entendu un tel niveau sonore. Nous craignons presque pour nos tympans ! Dans cette grande salle, les jeunes répètent. Ils vont se produire et surtout se mesurer à la fanfare des autres écoles pour Mardi gras dans quelques semaines. Il leur faut être au point. En début et en fin de chaque morceau, ils se lèvent, hurlant un « Yes Sir ! », à l'intention de David Jefferson, leur chef d'orchestre, comme les conscrits d'un bataillon de marines.

Cette année, moins d'un tiers des écoles d'État ont rouvert après Katrina et la plupart des instruments sont corrodés. Les élèves restent dispersés dans la ville, mais on a commencé à revoir quelques fanfares d'écoles pour le défilé de Mardi gras. C'est un signe encourageant pour la ville. Les débutants comblent les rangs, les commandes d'uniformes peuvent reprendre. Les fanfares d'écoles d'État ont reçu des fonds de la ville pour reconstituer leurs formations.

La Nouvelle-Orléans est fière des compétitions de ses « high school bands marching ». Elles sont aussi importantes que le football américain au Texas. Tout au long de l'année, les élèves musiciens de chaque collège et lycée s'entraînent pour défiler et jouer pendant le carnaval. La pression est forte ce jour-là. Il en va de la réputation de l'école. Celle de la Mc Donough 35 est l'une des meilleures. De célèbres batteurs, trombonistes ou encore trompettistes ont fait leurs classes dans les fanfares d'écoles.



Ce jeune musicien fait corps avec sa grosse caisse. On le sent habité par la violence du son qui s'en dégage. Sa puissance et son cri sont dignes d'un « All Black » qui aurait marqué un essai ! Magnifique !



David Jefferson est le professeur et le metteur en scène de la classe de fanfare. Il est fier de ses élèves.



Dans la cour de Mc Donough 35 Senior High School, les jeunes répètent des morceaux de musique ou des chorégraphies de majorettes.



Le Backstreet Cultural Museum

Au milieu d'une rue, dans une maison créole, se trouve le discret « Backstreet Cultural Museum ». Francis Sylvester en est le gardien. Il a passé la majeure partie de sa vie à rassembler, enregistrer, photographier les traditions culturelles afro-américaines. Son rêve était de créer un lieu unique où les Néo-orléanais ainsi que les étrangers pourraient s'immerger dans l'histoire du Mardi Gras et des « Jazz Funerals » (groupe de jazzmen qui jouent en accompagnant le cortège funéraire). C'est chose faite depuis 1999. C'est ainsi qu'en entrant dans un couloir étroit, nous découvrons une première salle avec de somptueux costumes portés par des mannequins noirs. Presque les coulisses d'un music-hall! « Tout est fait à la main, nous explique Francis, perle par perle ». Les masques, les parures, les robes sont brodés de bijoux, de perles et recouvertes de plumes jaunes, rouges ou encore roses. Dans une autre pièce, les costumes ressemblent à ceux portés par les « mafiosi » de l'Amérique de la prohibition : vestes croisées, chaussures vernies blanches avec des surpiqûres. C'était l'uniforme des musiciens au début du 20e siècle lorsqu'ils escortaient les corbillards de l'église jusqu'au cimetière...

www.backstreetmuseum.org/



...Francis Sylvestre a commencé sa collection il y a 25 ans. Son musée vit grâce aux donations. Outre les photos, les parures, et les enregistrements sonores, il propose aussi des films vidéo qui montrent les défilés dans lesquels les comédiens, revêtus de costumes traditionnels, imitent les indiens organisés en tribus. Et pour en savoir un peu plus, sachez qu'il ne faut pas trop pousser Francis Sylvestre pour qu'il vous explique dans les moindres détails les us et coutumes des différents défilés...



...Le travail de ce membre actif de la communauté afro-américaine a été reconnu par l'état de la Louisiane.



Au fil des rues

Treme, c'est l'âme de La Nouvelle-Orléans. La ville noire, tranquille, à l'écart des touristes et de l'agitation. Plutôt un village où quelques mots en créole rappellent aux Français de passage un lointain cousinage. C'est le sourire des enfants et la simplicité des femmes et hommes qui vaquent au quotidien dans le voisinage, un peu détachés, un peu fatalistes peut-être, comme peuvent être tous ceux qui n'ont rien d'autre à approuver que l'indicible bonheur d'être toujours ensemble.

Issu du lotissement d'une ancienne plantation, Treme est classé patrimoine historique. Les véritables habitations créoles se trouvent ici comme dans le « French Quarter ». On les reconnaît à leurs façades colorées et à leurs balcons en bois. Une promenade à travers les rues s'impose d'autant plus que les habitants du quartier entrent volontiers en contact avec les passants. Ils livrent sans détour la richesse de leurs histoires singulières. C'est une expérience passionnante.



Marianne, une belle créole de 79 ans. Elle a travaillé comme « dame pipi » dans un restaurant des quartiers chic. Elle continue aujourd'hui à travailler pour subvenir à ses besoins dans une société de pompes funèbres.



Les enfants vont de maison en maison. Ici, tout le monde se connaît.



Maison restaurée, typiquement créole.



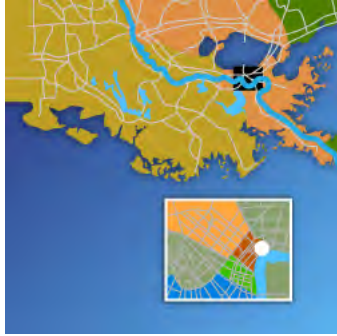
L'église Saint-Augustine, la première où les Noirs ont trouvé à se prosterner sans plier. La tombe de l'esclave inconnu y est honorée depuis 2004, en hommage à tous ceux qui périssent à la tâche et furent enterrés sans sépulture décente. C'est aussi ici qu'a été baptisé le musicien Sidney Bechet.



La vie n'a pas encore repris son cours dans certaines rues de Treme.



Le Faubourg Marigny



Le Faubourg Marigny

Le Faubourg Marigny



« Un quartier bohème où il fait bon flâner »

Une promenade le long de l'Esplanade Avenue, bordée d'arbres permet une remontée dans le temps. C'est là que résidait l'élite créole. De superbes villas et cottages datant du 19e siècle côtoient des habitations cocasses, hautes en couleur. Aujourd'hui, certaines se sont transformées en adorables Bed & Breakfast, comme « Sweet Olive » au cœur du Faubourg Marigny.

Il fait bon vivre dans ce quartier, loin de l'agitation du French Quarter. Les parcs de Washington Square et Armstrong Parc sont de belles parenthèses verdoyantes au cœur de la ville. On peut s'y promener sans crainte et s'attarder dans un bar de Frenchmen Street où la musique de qualité bat son plein.

C'est sans aucun doute le coin le plus artistique et bohème de la Nouvelle-Orléans. La communauté gay ne s'y est pas trompée en s'y installant.



Un quartier coloré



Une parenthèse de volupté



Frenchmen street



Panorama sur Marigny

Un quartier coloré

En se promenant dans le Faubourg Marigny, à deux pas du French Quarter, on est frappé par la tranquillité ambiante et la vivacité des couleurs. Certaines demeures créoles ont été restaurées après le passage de l'ouragan. Les façades orange, jaunes, roses ou encore bleues paraissent plus criardes qu'avant en raison du contraste avec les autres maisons, qui, elles, n'ont pas été remises en état faute de moyens ou d'habitants qui ne sont jamais revenus.



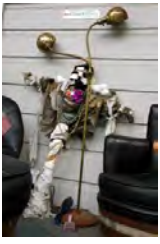
Les façades sourient. Ici les ocres, les roses et les bleus vifs sont autant d'antidotes à la sinistrose ambiante ou au temps souvent couvert des ces latitudes tropicales...



...La pâleur de certaines bâtisses annonce néanmoins une couleur plus nuancée. Celle d'une forme d'apathie ou de tristesse : celle des uns qui ne sont pas encore revenus ou des autres qui sont définitivement partis...



...Parfois les oripeaux de bois ressemblent à des suaires.

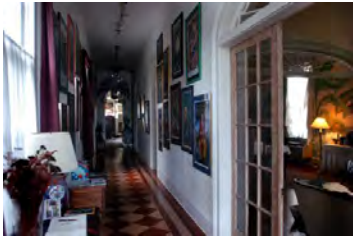


Une parenthèse de volupté

Le Faubourg Marigny est un joyau architectural de la Nouvelle-Orléans. C'est ici que se trouvent les plus belles demeures créoles qui font aujourd'hui la joie des résidents et des touristes en mal d'exotisme et de raffinement.

« Sweet Olive » en est un bel exemple d'accueil. Irvin et David ont arrangé cette demeure et son patio avec beaucoup de goût. Grâce à l'artiste Stuart Auld qui a su conserver la tradition néo-orléanaise, le moindre espace est un témoignage du passé mais le confort moderne n'est pas oublié pour autant.

Au bout du couloir, près de la chambre de Scarlett et Ray, nous vous recommandons un espace très privé : une baignoire antique entourée de bougies et de produits moussants aux fragrances plus délicieuses les unes que les autres. Tout un programme de volupté...



Un décor de rêve pour rêver un peu à Scarlett et Reth, dans la moitié des siècles mais avec l'aide des ventilateurs d'aujourd'hui...



... Sous l'œil néanmoins sévère des ancêtres. On n'avait pas l'air de plaisanter avec les convenances à cette époque...



... Le lieu se prête bien aux rencontres et aux confidences, parce qu'atypique et un peu hors du temps. Nombreux sont ceux qui se fixent rendez-vous sous les pales du ventilateur, dans le salon cosy ou sous les palmes de la cour intérieure. Aujourd'hui, c'est avec une prêtresse vaudou Severina KarunaMay Singh, à la croisée de toutes les spiritualités.



Frenchmen Street

Il faut attendre au moins 19 h pour prendre la température de Frenchmen Street et 23 h pour commencer à comprendre où nous sommes. Cette rue pleine de vie est la plus artistique de tout le quartier Marigny. Elle regorge de bars, de restaurants et de clubs de jazz aussi sympathiques qu'accueillants. Rien à voir avec le tumulte de Bourbon Street par exemple où se retrouvent les hordes de touristes.

Les gens flânent et choisissent le « Snug Harbor » pour assister à un concert de jazz ou le restaurant Marigny pour goûter l'une des meilleures cuisines du quartier. Ils peuvent aussi bien rester dans la rue, un verre à la main et discuter avec les passants. C'est l'esprit de la ville.



Faire la fête est un métier. Heureusement que le calme de la rue se prête en plein jour au farniente ou à la sieste...



... Les murs murmurent l'infinité des sons de la nuit...



... Juste avant que ne reprennent la musique et son cortège de groupes, toujours semblables, toujours différents...

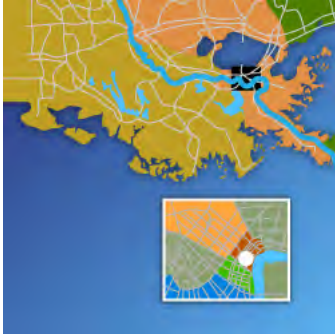




Le Faubourg Marigny en 360°



Le Quartier français



Lorsque Robert LaSalle découvrit la rivière du Mississippi en 1682, il déclara que tout le territoire situé autour de la rivière s'appellerait la Louisiane en l'honneur du roi Louis XIV. Le sentier qui préexistait à l'Avenue Esplanade était au-dessus du niveau de l'eau. Les Indiens le savaient et les Français eurent raison de les suivre. C'est ainsi qu'à la toute fin du XVIIe siècle, les frères Le Moyne de Bienville et Le Moyne d'Iberville, tous deux installés dans la province du Québec fondèrent la ville de La Nouvelle-Orléans en l'honneur du Duc d'Orléans, sur ce bout de terrain rehaussé par rapport au reste de la ville actuelle. C'est la raison pour laquelle, trois siècles plus tard, ce quartier est le seul à avoir été épargné par Katrina. À l'origine était donc « Le Vieux Carré », dont l'architecture rationnelle en damier symétrique, pensée par Adrien de Pauger, est le propre des villes nouvelles. C'est en fait un rectangle avec ses 13 rues de long et 6 rues de large, appelé aujourd'hui, « French Quarter » en mémoire de l'héritage français. Aujourd'hui, l'histoire de France peut se lire à tous les coins de rues nommées Toulouse, Chartres, Bourbon, Ursulines ou Royal.

Dès l'arrivée des Français, les races se mélangèrent. Français, Indiens et Africains fondèrent des familles. C'est ainsi que sont nés les premiers Créoles qui pouvaient être aussi bien noirs que blanc ou métis. Leurs points communs étaient le français et la religion catholique.

En 1762, Louis XV, cède la Louisiane à l'Empire espagnol suite à la défaite de la France dans la Guerre de Sept ans. Pendant 40 ans, les Espagnols gouvernent avec un certain laxisme, laissant aux Créoles leurs traditions françaises. Jefferson, troisième président des États-Unis, lorgne sur ce territoire qui permettrait d'assurer un contrôle de la voie fluviale, au moment où Napoléon Ier redemande et obtient son retour à la France en 1800. Il la revendra trois ans plus tard aux Américains pour une bouchée de pain, affaibli par l'échec de la guerre anti-indépendantiste menée à Saint-Domingue.

Le monde des Créoles est bouleversé. L'arrivée des Américains, anglophones, Blancs et Protestants, crée une discrimination raciale qui va perdurer longtemps, même si l'on vérifiera, notamment après la Guerre de Sécession, que la discrimination, en Louisiane tout particulièrement, est souvent d'ordre social. On peut en effet être Noir, libre ou affranchi, riche et donc respecté, comme on peut être Blanc et pauvre et méprisé, ce qui ne sera jamais le cas dans les autres États du Sud. On conserve néanmoins généralement le clivage suivant : d'un côté, les Blancs, de l'autre, les gens de couleur (une seule goutte de sang suffit pour être « disqualifié »). À partir de 1916, la langue française est interdite dans les écoles : le monde créole se fond alors dans le moule anglo-saxon. Aujourd'hui, l'histoire du « French Quarter » est visible à travers son architecture coloniale qui lui donne un charme désuet. Balcons en fer forgé, briques apparentes et galeries en fonte soulignent les différentes influences depuis le XVIIe siècle.

Ce quartier qui est l'âme de la Nouvelle-Orléans est devenu aujourd'hui éminemment touristique.

La nuit tombée, à peine entrés dans le French Quarter, nous ressentons l'ambiance survoltée qui y règne. À ce moment précis, La Nouvelle-Orléans justifie son surnom de « Big Easy », la ville où tout est permis. Bourbon Street, l'artère principale du « French Quarter », est une succession de bars à touristes, de boîtes à strip-tease, de boutiques à souvenirs. Toutefois, on ne peut pas rester indifférent à cet appétit de fête, ni à cette volonté de se relever. On peut, certes, en mélomane, regretter que ce qui s'échappe des bars ne soit pas toujours du meilleur goût mais il y a des lieux prévus pour ça, où l'on peut écouter religieusement du pur jazz dans la tradition « New Orleans ».

Les gens du « Vieux Carré » souhaitent simplement « Laisser les bons temps rouler » pour que la vie revienne après Katrina.



Balade créole



Folklore plus que tradition



Ballade nocturne



**La maquette enchantée
“Merlin-Atlas“**



La rue : une pépinière de talents



Vue d'ensemble



Bourbon Street en 360°



**Lettres de Louisiane et
Compère Leuk**

Balade créole

Le Franco-Louisianais Paul Nevski a créé « Le Monde Créole », une association qui propose une visite guidée passionnante. Ainsi, vous parcourez le « French quarter » à travers l'histoire d'une des plus anciennes familles créoles, les Duparc-Locoul sur plusieurs générations.

Bien chaussés, la gourde en bandoulière, nous voici partis avec notre guide. Jardins, cours intérieures, patio secrets, rien n'est oublié. A chaque coin de rue, nous écoutons une nouvelle anecdote sur la vie quotidienne de cette famille qui vivait à la plantation en été (« Laura Plantation ») et à la maison de ville en hiver, le maître naviguant entre épouse légitime et maîtresses métisses. On apprend l'histoire des gens de couleur libres, de ceux que l'on nomme les « passés blancs » et des esclaves. Nous avons l'impression de partager l'intimité de ces Créoles au fil des siècles.

Levons les yeux pour admirer l'architecture qui a subi l'influence des Français, des Espagnols et des Américains. Sous la domination française (1699-1762), les balcons ainsi que les toitures étaient en bois. C'est le véritable style créole. Lorsque les Espagnols sont arrivés pour gouverner la Louisiane (1762-1800), de graves incendies ont consumé le « French Quarter ». Le code du feu a été établi. Comble de l'ironie, les Espagnols ont fait reconstruire les balcons en fer forgé et les toitures en ardoise, par des architectes français.

À l'arrivée des Américains en 1803, la ville sera divisée en deux parties délimitées par la rue Canal. Plus au Sud encore, au-dessous de Jackson Street, ils construiront leur propre quartier « Garden District » où maisons inspirées de l'antique rivaliseront d'emphase et de prétention. La brique sera peinte ou plâtrée et les balcons en fonte permettront des ornements plus extravagants les uns que les autres.

Maisons jaunes, balcons en bois ou en fonte, galeries en fer forgé, balustrades chantournées cohabitent dans une même rue et témoignent des trois influences qui font le charme du « French Quarter ».

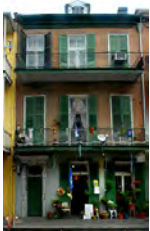
Souvent les touristes croient que ces demeures sont vides parce que portes et fenêtres sont fermées. Or, il suffit de pousser une petite grille et de s'enfoncer dans un étroit couloir pour arriver sur une cour intérieure pleine de fraîcheur. Au rez-de-chaussée, trône une fontaine où jadis les esclaves lavaient le linge. Les maîtres, eux, habitaient en hauteur afin de recueillir l'air frais venant de la rivière.

Le « French Quarter » renferme de magnifiques cottages créoles qui ont attiré des artistes comme William Faulkner ou Tennessee Williams à l'époque misérable du quartier. Les loyers étaient bon marché.

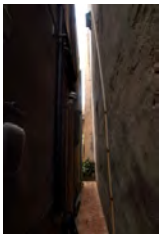
En 1930, sans l'aide paradoxale des Américains qui ont reconstruit les maisons dans le style créole, le « French Quarter » serait tombé dans l'oubli. Merci à eux.



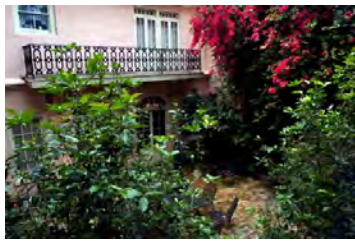
Au 624 de la Royal Street se trouve le « Monde Créole ». Une lourde porte de bois débouche dans une longue cour triangulaire. Balcons en bois, volets et portes pleines sont synonymes de pur style créole, d'influence française.



La brique découverte est le signe d'une influence américaine, le balcon en fer forgé est celui d'une influence espagnole. Ces mélanges sont typiques du « French Quarter ».



Traditionnellement, les passages longs et étroits qui menaient à la cour intérieure de la maison étaient sur le côté de l'habitation créole.



Un patio en plein cœur du quartier. Généralement, il y avait une fontaine au milieu de la cour.



Influence américaine. On les appelle les « maisons fédérales ».



Joli portillon en fer forgé donnant sur un patio créole où la végétation luxuriante crée une ambiance exotique.



A droite, une galerie en fonte qui a permis des ornements variés. A gauche, une galerie en fer forgé. Toute la rue est une succession de façades colorées et de balcons de styles différents.

Folklore plus que tradition

La rue Decatur n'est pas la plus jolie du « French Quarter ». Elle affiche à elle seule la fatalité du tourisme. Pour quelques lourdes poignées de dollars, nous voici embarqués sur une calèche pour visiter le quartier. Lors d'un embouteillage de voitures à cheval, l'ai le temps d'apprécier les croûtes naïves accrochées aux grilles de Jackson Square. Elles représentent une Scarlett O'Hara (qui était si jolie pourtant !) au milieu de sa Plantation ou encore des musiciens de jazz. Nous voici repartis à un rythme modéré, sciemment je le suppose cette fois-ci, car nous nous retrouvons devant des boutiques de souvenirs où je ne serais pas surprise de trouver une tour Eiffel en porte-clé. A ma stupéfaction, j'aperçois des tombeaux miniatures rappelant le bilan désastreux de la catastrophe Katrina !! Il est temps de se restaurer. Je fais la queue au « Café du Monde » pour boire un café et manger un beignet sur des chaises inconfortables. J'en ressorts toute saupoudrée de sucre glace. Mais ça fait partie du folklore. A ce qu'il paraît, il ne faut pas quitter la ville sans être allé dans ce célèbre café du « French Market ».

Tout ce « cirque » est de bonne guerre. Que ne faudrait-il pas faire pour que les touristes reviennent à La Nouvelle-Orléans ? Le « French Quarter » fait feu de tout bois pour séduire.



Près de Jackson Square, les gogos ne manquent pas pour les chromos ou les croûtes à la gloire des figures locales où se mélangent allègrement Cajuns et Créoles, Fats Domino et Dr John. Les dollars mettront tout ce petit monde au carré de la rentabilité...



... A moins que le souvenir de La Nouvelle-Orléans soit de nature plus spirituelle. Il est temps de consulter la paume et les cartes pour savoir si le destin sourira ou si le vœu se réalisera. Espérons au moins que la prédiction saura encourager les touristes à revenir toujours plus nombreux...



... Authentique cette fois, la Pharmacie française (Historical pharmacy), la plus vieille des États-Unis, aujourd'hui musée. Depuis le début du XIXe siècle, onguents, herbes et poudres sont rangés sur les vénérables étagères de bois, tandis que les seringues et les bistouris sont préservés par de fragiles vitrines...



... Sous le regard de Louis Joseph Dufilho, premier pharmacien diplômé d'Amérique (514 Chartres Street).





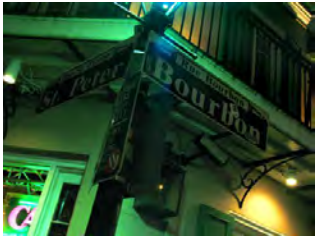
Ballade nocturne

Il est 22h sur Bourbon Street. Un vendeur de hot dog ambulant regarde sortir les touristes éméchés des boîtes de strip-tease ou des boutiques qui vendent les colliers traditionnels du « Mardi Gras » ou encore les tee-shirt de mauvais goût avec l'inscription « I'm a hurricane ». Ils trébuchent sous les canettes de bière laissées là, sur les trottoirs. La musique est assourdissante. On ne reconnaît même plus le jazz du funk, du reggae. Au début du XXe siècle, les clubs de jazz succédaient aux clubs de jazz. Ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui. Un Parisien y verrait sans doute le Pigalle de la Louisiane en version condensée.

Cela n'empêche pas certains d'assister au spectacle depuis le balcon d'une superbe demeure créole transformée en restaurant. Un spectacle pathétique et triste si l'on pense que c'est ici même qu'est né le jazz avec ses plus grands artistes. Et puis quelques rues plus loin, un havre de paix nous attend : un charmant petit restaurant où nous est servie l'une des meilleures viandes au monde avec un délicieux verre de vin rouge sud-africain ou chilien. Une ballade chantée par Sarah Vaughan passe en fond sonore. Ouf, nous sommes sauvés !



Pas d'angoisse pour le vendeur de « chiens chauds ». Cibiche aux lèvres, il attend le client à l'ombre du réverbère, avec l'assurance de ceux qui ont une connaissance approfondie des lois de l'offre et de la demande...



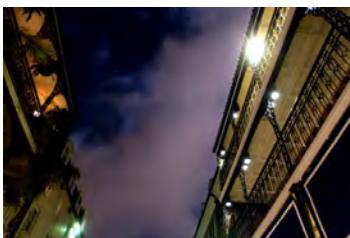
... Bourbon et Saint Peter : deux cultures à angle droit, aux directions contradictoires mais qui se rejoignent en leur centre. Le miracle néo-orléanais est fait de grands et de petits paradoxes : Blancs, Noirs, Rouges, Espagnols, Anglais, Français, catholiques, protestants, animistes... pour finir, tous Américains...



... Du monde sous les balcons pour une promenade nocturne...



... Les bikers étaient de sortie, mais pour mieux entrer dans les nombreux bars où la bière coule, coule, coule...



... Ballade pour une balade.



La maquette enchantée “Merlin-Atlas”

Pendant 25 ans, de 1956 à 1980, deux doux dingues de jazz New Orleans, Pierre Merlin et Pierre Atlan, ont réalisé une maquette à l'échelle 1/87 d'une grande partie de La Nouvelle-Orléans, ville-berceau du jazz, telle qu'elle était au début du XXe siècle ; avec un réseau de petits trains, un luxe de détails et une précision étonnante.

25 ans de quasi-clandestinité, dont seuls une poignée de fidèles enfants terribles, comme Claude Luter (qui donne un coup de main) ou Jean-Christophe Averty, en partageaient l'intimité. Néanmoins, au cours du générique de début du film de Louis Malle « La Petite » (1977), on aperçoit cette maquette dans la pénombre.

Ceci est l'une des dernières apparitions publiques en France de cette œuvre unique, restaurée par l'atelier Alain Pras. Après avoir été donnée à la France par la famille Atlan en 2006, elle a été offerte en mars 2007 à la ville de La Nouvelle-Orléans. Elle est présentée dans les nouveaux espaces de l'Historic New Orleans Collection, le musée des archives de la ville.

Philippe Baudoin



La finesse de la réalisation est telle que certaines photos peuvent tromper l'observateur. Perfectionnistes, Merlin et Atlan avaient même importé de la véritable eau du Mississippi, pour la verser dans leur petite réplique du grand fleuve !





La rue : une pépinière de talents

Ce sont les anciens esclaves qui ont créé une musique universelle, le jazz, dans le « Vieux Carré » de La Nouvelle-Orléans. Personne ne l'a oublié et surtout pas elle, la clarinettiste Doreen Ketchens. Nous l'avons entendue de loin. Son jeu est brillant, émouvant. Nous nous sommes assis sur le trottoir et nous avons applaudi après chaque morceau. Comment est-il possible qu'un tel talent ne se produise que dans la rue ? Elle est digne des plus grandes scènes !

Et elle n'est pas la seule. C'est la tradition à La Nouvelle-Orléans. La musique live est partout. Ils sont plusieurs à se poser au beau milieu d'une rue du « French Quarter », à sortir leurs instruments et à jouer, le plus souvent un bon jazz avec une énergie communicative. Une excellente manière de répéter librement et de tester un répertoire en l'exécutant en situation d'écoute réelle.

Parfois, de très jeunes danseurs de claquettes se produisent sur le trottoir contre quelques dollars. Nous supposons qu'ils viennent des quartiers défavorisés, à la recherche de subsides.



Blow man, blow, contre un peu d'oseille, talent oblige. Sachons encourager le spectacle vivant. Au Café du Monde, le public est acquis à la cause du blues, côté rue...



... et du rock côté cour. Les styles cohabitent sans trop d'interférences. L'une des vertus cardinales du musicien n'est-elle pas l'écoute de l'autre ?...



... L'un des nombreux « marching band » présents lors des festivités comme le Mardi gras...



... De jeunes danseurs martèlent les trottoirs de leur claquettes... pour quelques dollars de plus.





Vue d'ensemble

Une balade dans le « French Quarter » est une remontée dans le temps. Chaque rue offre son lot de découvertes. Depuis les bords du Mississippi d'où l'on peut admirer le gigantesque pont en fer de l'Express Way, en passant par la cathédrale Saint Louis dans le Jackson Square, ou par le Louis Armstrong Square et en s'arrêtant au « Vaudou Museum », on s'imprègne de la riche histoire du quartier français.

Un quartier qui renforce le caractère atypique d'une ville circonscrite par l'eau, lovée dans un coude du Mississippi (n'a-t-elle pas été surnommée « crescent city », la ville en forme de croissant) et dont la fragilité provinciale, à l'aune de la standardisation des villes « à l'américaine » est accentuée par les tours du Business District qui apparaissent, écrasantes, au fond des perspectives urbaines.

Ici, les marécages sont tout proches et le béton est loin. Du moins pour l'instant. Le village créole résistera-t-il longtemps aux appétits des investisseurs, et aux menaces du climat ? Les fragiles résilles métalliques se couvriront-elles de néons lumineux et de publicités agressives ? L'« american way of life » vaincra-t-il l'exception culturelle ? C'est une tendance lourde aujourd'hui, à moins que La Nouvelle-Orléans ne continue à désintéresser le gouvernement Républicain, comme on a pu le voir dans la gestion des catastrophes naturelles et que paradoxalement son salut ne réside en définitive que grâce à son anachronique et splendide isolement.

Pour vivre heureux, vivons cachés.



La cathédrale Saint-Louis nommée ainsi en l'honneur du Roi de France, au milieu de Jackson Square, ancienne Place des Armes où les soldats défilaient le matin à l'époque de la domination espagnole.



L'un des chevaux en fonte qui servait de « garage » pour les équipages.



Statue équestre de Jeanne d'Arc, offerte par le général de Gaulle en 1959, au nom du peuple français. La pucelle d'Orléans se dresse sur la Place de France.





Sur les bords du Mississippi.



Bourbon Street de jour en 360°



Lettres de Louisiane et Compère Leuk



La série "Lettres de francophonie" propose à chaque fois une lettre vidéo adressée par un enfant du Liban, du Maroc ou encore, ici, de Louisiane à son (ou sa) correspondant(e) vivant dans un pays étranger, chaque fois différent. L'alternance entre la mise en images de la lettre et la présentation de séquences mettant en scène l'histoire racontée permet d'allier fiction, pédagogie et informations culturelles sur des moments « forts » de la vie d'enfants des pays en question.

Réalisées par Bernard Obermossler, les "Lettres de francophonie" sont produites par le CRDP de Haute-Normandie avec le soutien du ministère des Affaires étrangères et la collaboration de l'Université de Rouen.



"La belle histoire de Leuk le lièvre"

“La belle histoire de Leuk-le-lièvre“

Les esclaves de Louisiane ont été emmenés depuis le Sénégal, emportant avec eux la seule mémoire de leurs contes. Deux personnages, des animaux, étaient récurrents : Compère Lapin, qui deviendra Leuk-le-lièvre et Compère Bouki, ce dernier terme wolof signifiant hyène stupide. Au fil des générations la transmission orale a scellé le rapprochement des cultures européennes, celles des colons, et africaines, celle des esclaves.

Adaptés par les Créoles Compair Lapin et Compair Bouki (Alcée Fortier dès 1894), traduits également en langue anglaise un an plus tard par Joel Chandler Harris, ces contes, dont une copie a été retrouvée dans la plantation Laura, font aujourd'hui partie intégrante de la culture Louisianaise

Juste retour aux origines, le livre La belle histoire de Leuk-le-lièvre écrit en 1953 par Léopold Sédar Senghor (1906-2001) et Abdoulaye Sadju (1910-1961), répondait avant tout à une intention pédagogique : mettre au point un livre de classe qui permettrait aux petits Africains scolarisés en français d'apprendre à lire et d'acquérir les rudiments de la langue française en puisant dans le « trésor » des contes de leurs pays. Il s'agissait donc de concilier la nécessité d'apprendre le français - langue imposée par la colonisation, mais aussi langue de l'école - et le respect de l'imaginaire collectif négro-africain.

Mais plus encore qu'un livre pour la classe, La belle histoire de Leuk-le-lièvre reste une merveilleuse introduction à la richesse des cultures et traditions africaines car elle puise en effet dans le trésor des contes et des récits initiatiques de la savane africaine pour nous amener à méditer sur la vie, les êtres et « le monde comme il va » (ou devrait aller). Mais la belle histoire de Leuk se poursuit hors d'Afrique et encore de nos jours. Le Lièvre échappe au livre. Il va par les chemins de la diaspora africaine et devient Ti-Malice en Haïti et Compère-Lapin dans les contes créoles.

Pour en savoir plus :

www.potomitan.info/atelier/contes/goldenberg.php

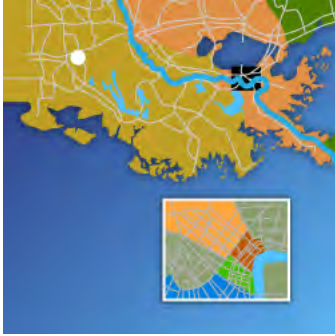
www.centenary.edu/french/creole/ccl2.html



Dernière adaptation, “La belle histoire de Leuk le lièvre“ : un livre-disque en trois volets en accordéon avec : un livret de 48 pages illustrées par Eugène Collillieux retraçant l'aventure de Leuk avec Gaïndé-le-lion, Mame-Gnèye l'éléphant, Sègue-le-léopard, Mame-Ramatou la fée ; un CD contenant l'enregistrement du texte par de nombreux comédiens dont Bernard Giraudeau, Robin Renucci, ponctué d'une partition musicale composée par Frédérick Martin avec de nombreux instruments de musique traditionnels africains comme la flûte sénégalaise ou la kora et un guide pédagogique (partie cd rom lisible sur ordinateur) offrant les textes enregistrés, de nombreuses activités exploitant la faculté d'invention des apprenants du français, des notes culturelles et des explications du vocabulaire.

Editions : Textivores avec le soutien du MAE et de l'OIF

L'école d'immersion de Prairie



La solution : l'immersion

La solution : l'immersion



La France et la Louisiane souhaitent renforcer leur coopération en matière éducative, universitaire et linguistique afin de consolider la dimension francophone de l'État de Louisiane. Les programmes français d'immersion dans les écoles élémentaires de Louisiane constituent un des projets éducatifs les plus innovants de cette décennie. Le concept d'immersion est fondé sur le principe selon lequel les enfants apprennent une deuxième langue de la même manière qu'ils ont appris leur langue maternelle, dans des situations naturelles où ils sont incités à communiquer.

Accords franco-louisianais

Les ouragans Katrina et Rita en 2005 ont gravement endommagé les établissements scolaires en Louisiane et par conséquent les écoles d'immersion. Celles-ci étaient une centaine et regroupaient 12.000 élèves. Aujourd'hui, elles ne sont plus que 32 et scolarisent 3.000 élèves.

Depuis 1968, la France et la Louisiane signent des accords de coopération biannuels pour développer et enrichir l'apprentissage du français à l'école et dans les universités et même le rétablir dans certains cas. Les accords 2006-2008 marquent une nouvelle étape dans le partenariat avec une implication accrue des deux parties. Par exemple, une délégation française a rencontré Mme Brenda Dardar, Chef de la nation Unie Houma (nation des 15.000 indiens qui restent en Louisiane) afin de mettre en place un projet en direction de cette nation et de lui offrir un enseignement du français en accord avec ses traditions et modes éducatifs.

France et Louisiane conjuguent leurs efforts au niveau de l'enseignement scolaire (programme immersion), de l'accompagnement pédagogique (ateliers de formation dirigés par un Attaché pédagogique « French Education Project »), des sites Internet et de la recherche de nouveaux publics (enseignement du français directement lié à un secteur professionnel : tourisme, droit, industrie pétrochimique, affaires).

La France et la Louisiane reconnaissent aussi l'importance des outils audiovisuels et des nouvelles technologies de l'information et de la communication dans la promotion de la langue française (diffusion dans les médias, coproduction

des

Après la catastrophe de Katrina et Rita le ministère français des Affaires étrangères s'est engagé dans une relation de soutien à hauteur de 250.000 euros, suivi du Ministère de l'Education Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche et du Conseil Général des Hauts-de-Seine. Le groupe Lagardère ainsi qu'un important mécène américain ont également apporté leur concours financier.

Le CODOFIL

Le Conseil pour le Développement du Français en Louisiane, CODOFIL a été créé en 1968. Il a vocation à «faire tout ce qui est nécessaire pour encourager le développement, l'utilisation et la préservation du français tel qu'il existe en Louisiane pour le plus grand bien culturel, économique et touristique de l'état».

La mission du CODOFIL s'articule autour de deux volets : offrir aux citoyens louisianais d'origine française ou pas, l'occasion d'apprendre le français ou d'améliorer et utiliser le français ; et bien sûr d'explorer, comprendre et soutenir l'héritage cadien, créole et francophone en Louisiane.

« Nous allons chérir notre passé pour enrichir notre avenir en affirmant notre identité francophone par le biais de l'éducation (1er objectif), du service communautaire (2ème objectif) et des échanges internationaux (3ème objectif) ».

Une réussite

Prairie : un exemple de réussite

Nicole Boudreaux est présidente du Consortium des Écoles d'Immersion de Louisiane qui regroupe 30 programmes et 2.700 élèves. Elle s'occupe notamment de « Prairie Elementary », une des quatre écoles d'immersion de Lafayette. Son rôle est de développer une pédagogie ciblée. Elle se tient à l'écoute des professeurs souvent isolés et défend les programmes auprès des directeurs d'établissement.

À Lafayette, l'école Prairie agit comme un véritable laboratoire de l'immersion : 350 élèves en classes élémentaires, répartis en trois sections pour chacun des six niveaux. « En général les programmes s'arrêtent à la 6e, un même professeur enseignant toutes les matières en français. Dès la première année, nous essayons d'avoir 60 % de la journée en français », dit Nicole Boudreaux.

« Ici, l'expérience continue jusqu'en 4e avec des professeurs parlant français en cours de sciences, histoire et géographie. Au-delà, dans le secondaire, il s'agit plus d'entretien que d'immersion avec des cours de français avancés », explique encore la présidente.

L'apprentissage d'une deuxième langue permet d'obtenir des points supplémentaires ("crédits") au lycée. Toutes les études montrent en outre que les enfants en programme d'immersion obtiennent de meilleurs résultats que leurs camarades dans l'ensemble des matières.

Prairie sert d'exemple en dépassant le cadre francophone. « Nous commençons un programme en immersion espagnole dans une école essentiellement fréquentée par des Noirs . Les gens pensaient à tort que ça ne fonctionnerait pas. Aujourd'hui, il y a une liste d'attente... ».

Le français occupe une place prépondérante en Louisiane, une relation affective s'est développée depuis des années. Avec le tourisme, troisième industrie de la Louisiane qui accueille 75 % de visiteurs francophones, le français devient un atout non négligeable sur le marché du travail. Du côté des professeurs américains, ou bien venus de France, de Belgique ou du Québec selon les accords signés avec ces pays, l'engagement est considérable.

« Je n'ai pas reçu de formation pour enseigner le français en classe d'immersion, je m'adapte, nous explique Sabrina Benazzouz, enseignante à Prairie. Nicole Boudreaux rajoute : « Dans un programme d'immersion, le professeur ne doit pas se contenter d'être instituteur ou enseignant d'une langue, il doit être les deux. Il ne suit pas une méthode toute faite et par conséquent, il se remet sans cesse en question. »



Petit francophone deviendra grand!



Dans la joie et la bonne humeur ...





Le français c'est la classe

L'Avignonnais Richard Martin-Teissere enseigne depuis plusieurs années à des élèves de CM2 à Prairie : « C'est très enrichissant de travailler avec des collègues francophones. Après nos heures de cours, nous nous retrouvons et continuons à échanger sur notre pédagogie. Je ne m'arrête jamais ! », nous dit Richard qui a appris l'anglais sur place. Il fait partie de la vingtaine de professeurs étrangers enseignant à Lafayette. « J'essaie de travailler avec tous les moyens que j'ai sous la main pour intéresser les enfants. J'utilise le visuel, les animaux, le théâtre. Aux États-Unis, l'anglais est la première langue, dit-il, il faut donc trouver un sens à tout ce que nous faisons.

Ma plus grande satisfaction a été d'entendre un petit Anglais de 10 ans me dire qu'il voulait devenir professeur de français. La relève est assurée ! »

Effectivement, les premiers élèves venus des classes d'immersion commencent à arriver à l'université. Une ancienne de « Prairie » est du reste enseignante en classe d'immersion aujourd'hui.



Classe, ô combien motivée, de Richard Martin-Teissere, enseignant à Prairie.



« J'utilise des moyens ludiques pour essayer d'intéresser mes élèves », dit Richard Martin-Teissere, enseignant à Prairie.



Travail sur un poème dans la classe de Sabrina Benazzouz de l'école élémentaire Prairie, Lafayette.



« Nous nous devons de leur inculquer certaines valeurs, comme le respect de l'autre », dit Nicole Boudreaux.







Ressources

Histoire, culture

Les Cadiens de la Louisiane

www.cyberacadie.com/acadie_louisian.htm

Belisaire, musique Cajun

groupebelisaire.free.fr/

Evangéline : histoire et culture des cadiens

www.espacefrancophone.org/evangeline/evangeline.htm

Acadiana Arts Council (anglais). Toutes les activités culturelles du Sud de la Louisiane (Lafayette)

www.acadianaartscouncil.org/

Acadiana Center for the Arts (anglais). Toutes les activités culturelles du Sud de la Louisiane (Lafayette)

www.acadianacenterforthearts.org/

1682-1803 La Louisiane française , site réalisé par le Ministère de la Culture et de la Communication (France)

www.louisiane.culture.fr/fr/index2.html

La Louisiane : ressources internet francophones par Thomas Spear de l'Université de CUNY (New York)

www.lehman.edu/deanhum/langlit/french/louisiane.html

Zachary Richard. Chanteur, poète et musicien : le site de l'artiste le plus emblématique de l'Acadiana aujourd'hui.

www.zacharyrichard.com/

Festival international de Louisiane

www.festivalinternational.com/site.php

Tourisme, développement, médias

Le Village acadien / Acadian Village (anglais)

www.acadianvillage.org/

Radio KRVS et ses programmes spécialisés en musique cadienne et zydeco (anglais).

www.krvs.org/

Bibliothèque Tintamarre : oeuvres louisianaises sur internet.

www.centenary.edu/french/louisiane.html

Le Centre international de Lafayette. Pour le développement économique de la municipalité et du District de Lafayette.

www.lecentre.org/

L'office de tourisme de Lafayette (anglais). "Genuine Cajun. Uniquely Creole"

www.lafayettetravel.com/

Le monument acadien (Acadian mémorial) à Saint Martinville

www.acadianmemorial.org/french/area.html

Le pays Cajun : un site personnel consacré au pays Cajun, mais aussi à Baton Rouge et à La Nouvelle-Orléans.

jocelyn.richez.free.fr/PaysCajun.html

Louisiana Economic Development (anglais)

www.lded.state.la.us/

The Louisiana Weekly (anglais)

www.lded.state.la.us/

La Coast. Tout sur l'érosion côtière, les cyclones, et les projets d'aménagement. Nombreuses ressources et médias (anglais).

www.lehman.edu/deanhum/langlit/french/louisiane.html

National Wetlands Research Center. Le centre d'étude des zones humides de Louisiane (anglais)

www.nwrc.usgs.gov/

Restore or Retreat : les faits et chiffres de l'érosion côtière (anglais).

www.restoreorretreat.org/la_erosion_facts.html

Louisiana. Pour organiser un séjour efficacement aussi bien à La Nouvelle Orléans que dans le pays Cajun. (anglais)

www.louisianatravel.com

Francophonie

CODOFIL Conseil pour le développement du français en Louisiane

www.codofil.org/

Espace francophone : ressources audiovisuelles, formations

www.espacefrancophone.org/immersion/index.html

French Immersion USA. Le site officiel du Centre National pour l'enseignement du français et les programmes d'immersion à Louisiana State University

www.frenchimmersionusa.org/

Francophone Studies (anglais). Le département de français de l'Université de Lafayette

languages.louisiana.edu/French/people.html

La Nouvelle-Orléans

La Municipalité de La Nouvelle-Orléans / City of New Orleans(anglais)

www.cityofno.com

Cosulat général de France à La Nouvelle-Orléans

www.consulfrance-nouvelleorleans.org/

Destrehan Plantation (anglais)

www.destrehanplantation.org/

Preservation Hall : le temple du jazz traditionnel (anglais).

www.preservationhall.com

The Historic New Orleans Collection (anglais). Les archives de la ville : musée et centre de recherche. Enormes collections.

www.hnoc.org/

Ouvrages sélectionnés par l'Association FRANCE-LOUISIANE
17 Avenue Reille - 75014 PARIS
Tél. : 01 45 88 02 10 - Fax : 01 45 88 03 22
Site : flfa.free.fr Contact : flfa@free.fr

L'association France-Louisiane



France-Louisiane / Franco-Américanie a été créée en 1977. Elle compte environ 1500 adhérents et a été reconnue d'utilité publique en 1987.

Sa devise « Vivre l'héritage français aux Etats-Unis » répond à son objectif de resserrer les liens entre les Français et les francophones des Etats-Unis, et de faire connaître en France ces communautés établies principalement en Louisiane et en Nouvelle-Angleterre. Son rôle de passerelle entre la France et les Etats-Unis est consacré aussi bien par le Ministère des Affaires étrangères français qui agrée l'Association en tant qu'observateur aux discussions des accords franco-louisianais, que par la Louisiane qui a désigné son président, ès-qualités, dans la commission chargée d'évaluer les progrès réalisés par le français dans l'Etat. Forte de ses chapitres en Louisiane, de ses correspondants aux Etats-Unis, qui la tiennent en liaison directe avec les Cadiens et les Franco-Américains, elle compte aussi des délégations en région.

Romans



Louisiane – Tome 1 (1830-1864)

DENUZIERE (Maurice).
Paris : Fayard, 2004, 2e édition.



Fausse Rivière – Tome 2 (1865-1892)

DENUZIERE (Maurice).
Paris : Fayard, 2004, 2e édition.



Bagatelle – Tome 3 (1898-1919)

DENUZIERE (Maurice).
Paris : Fayard, 2006, 2e édition.



Les Trois Chênes – Tome 4 (1920-1923)

DENUZIERE (Maurice).
Paris : Fayard, 2006, 2e édition.



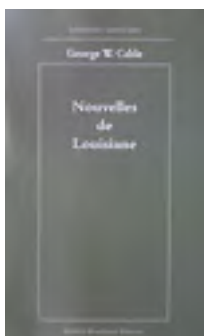
Retour en Acadie

DUBOS (Alain).
Paris : Presses de la Cité, Coll. Sud Lointain, 2003.



La Plantation de Bois Joli

DUBOS (Alain).
Paris : Presses de la Cité, Coll. Sud Lointain, 2005.



Nouvelles de Louisiane

CABLE (Georges W.).
Traduction Etienne de Planchard et Marie-Paule Chérel. – Paris : Michel Houdiard éditeur, 2004.



Sous l'ombre immense de l'Ethiopien, une histoire créole

CABLE (Georges W.).
Traduction d'Étienne de Plancharde de Cussac. – Paris : l'Harmattan, 2001.



Marie l'Acadienne

DEMAGNY (Monique).
Paris : Jean-Claude Lattès, 2004.

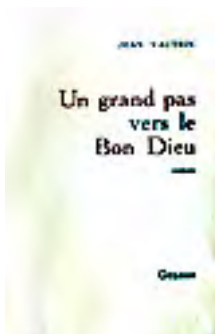


Adieu Louisiane

MOLAC (Hervé).
Nantes : éditions du Petit Véhicule, 2000.

Une fantaisie collective, Anthologie du drame louisianais cadien.

WAGGONER (May G.).
Lafayette, Louisiane : USL, Centre d'études louisianaises, 1999.



Un grand pas vers le Bon Dieu.

VAUTRIN (Jean).
Paris : Grasset, 1989 (Prix Goncourt);



La Désirade

DENIAU (Jean-François).
Paris : Olivier Orban, 1988.



Moi, Laffite, dernier roi des flibustiers

BLOND (Georges).
Paris : Albin Michel, 1985.



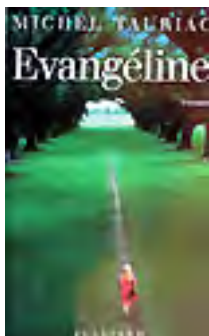
L'épervier d'Amérique

CHEBEL (Claude).
Paris : Jean-Claude Lattès, 1985.



Louisiana

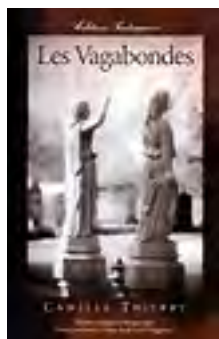
PEYRAMAURE (Michel).
Paris : Presses de la Cité, 1996.



Evangéline

TAURIAC (Michel).
Paris : Editons Julliard, 1995;

Contes et nouvelles



Les Vagabondes

THIERRY (Camille).

Edition critique et bilingue par Frans Amelinckx et May Waggoner. – Shreveport, Louisiane : éditions du Tintamarre, 2004.



La Marseillaise Noire et autres poèmes de La Nouvelle-Orléans

THIERRY (Camille).

Présenté par James L. Cowan. – Lyon : Edition du Cosmogone, 2001.



Homme libre de couleur de La Nouvelle-Orléans

SELIGNY (Michel).

Québec : Presses de l'Université Laval et CIDEF, 1998.



Evangeline, conte d'Acadie

LONGFELLOW (H.W.).

Montréal : éditions de l'Alternative, 1988.

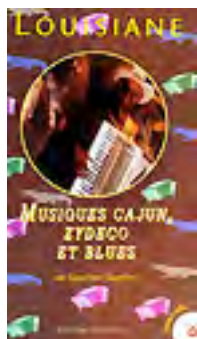


Acadie tropicale

LONGFELLOW (H.W.).

Poésie de Louisiane, Photos de Philip Gould. – Lafayette, Louisiane : USL, 1983.

Musique



Les musiques de Louisiane cajun blanc, zydeco créole et blues noirs

DANCHIN (Sebastian).
Paris : J. Perron, éditions du Layeur, 1999 (+1 CD).



Musiciens cadiens et créoles

ANCELET (Barry, Jean).
Jackson : University Press of Mississippi, 2e édition, 1999.



Le Grand livre du Jazz de New Orleans jusqu'au Jazz rock

BERENDT (Joachim-Ernest).
Monaco : Ed. du Rocher, 1986.

Histoire



Au pays des bayous, je te nomme Louisiane.

DENUZIERE (Maurice).
Paris : Fayard, 2003.



Le Chevalier de Kerlérec, l'affaire de la Louisiane.

GOURMELON (Hervé).
St Jacques de la Lande : Les Portes du Large, 2003.



Mémoires de la Vieille Plantation familiale

GORE (Laura Locoul).
Traduction de I. de Vandeuve. – Vacherie, Louisiane : The Zoë Company, Inc., 2001.



L'Indépendance américaine avec Rochambeau

DECRE (Antoine).
Paris : La pensée universelle, 1997.



La Louisiane française (1682-1804).

LUGAN (Bernard).
Paris : Perrin, 1994.



La Louisiane, du coton au pétrole

DENUZIERE (Jacqueline et Maurice).
Paris : Denoël, 1990.



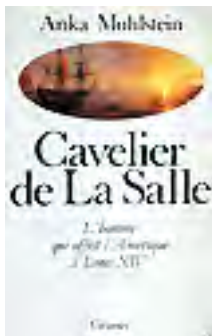
Femmes chefs et guerriers de l'Ecrevisse, résumé d'histoire du peuple Houma

DARDAR (T. Mayheart).
New Orleans : United Houma Nation, 2000



La Louisiane Créole – littéraire, politique et sociale, 1762-1900.

HAMEL (Reginald).
Ottawa (Québec) : Ed. Lemeac, 1984 (2 Tomes).



Cavelier de la Salle, l'homme qui offrit l'Amérique à Louis XIV

MULHSTEIN (Anka).
Paris : Grasset, 1992.

Ethnologie, sociologie, civilisation



Les Acadiens louisianais et leur parler

DITCHY (Jay K.).
Montréal : Comeau et Nadeau, 1996.



Lâche pas la patate

REED (Revon).
Montréal (Q.) : Editions Parti Pris, 1976.



La voie des Cadiens, tourisme et identité en Louisiane

LE MENESTREL (Sara).
Paris : Belin, 1999.



La Louisiane aujourd'hui

TAURIAC (Michel).
Paris (F.) : éditions J.A., 2000.

Images et tourisme



Les plantations du Vieux Sud

ROUSSEL (Gilbert).
Grabels : Editions Nakipa, 1996.



La France en Amérique, héritage architectural

KATZ (Ron).

Paris : les éditions du Pacifique, 2004



Le Grand livre des oiseaux

AUDUBON (J.J.).

Paris (F.) : éditions Mazenod, 1986.